



TROIS QUATORZE



QUICONQUE A
BEAUCOUP VU,
PEUT AVOIR
BEAUCOUP RETENU
LA FONTAINE

PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES
04 42 91 31 00 • 01 55 78 29 90
87 bis, rue de Charenton • 75012 Paris
39, rue Espariat • 13100 Aix en Provence
Membre de l'Office • Membre de l'U.N.A.T.
Membre de l'U.N.S.E. • www.piefrance.com
Partir ou accueillir • Une année scolaire
Un semestre scolaire • Entre 15 et 18 ans
Plus de vingt destinations différentes,
réparties sur les cinq continents

LE JOURNAL DES SÉJOURS CULTURELS ET LINGUISTIQUES

• Océanie • Australie • Nouvelle-Zélande • Amérique •
Argentine • Brésil • Canada • États-Unis • Mexique • Asie •
Chine • Corée • Japon • Mongolie • Thaïlande • Europe •
Allemagne • Danemark • Espagne • France • Finlande • Italie •
Norvège • Pologne • Portugal • République Tchèque •
Russie • Suède • Suisse • Afrique • Afrique-du-Sud

CALVIN-THOMAS
04 42 91 31 01 • 01 55 78 29 91
87 bis, rue de Charenton • 75012 Paris
39, rue Espariat • 13100 Aix en Provence
Membre de l'Office • Membre de l'U.N.S.E.
www.calvin-thomas.com
Séjours d'été • Une année au pair
Jobs et stages rémunérés • Ecoles de langue
Trimestre scolaire • Villages de langue
Séjours aux USA, en Australie, en Afrique

PUBLICATION SEMESTRIELLE

n°
42

23^e ANNÉE - N°42 - PIE & CALVIN-THOMAS

HIVER 2005-2006

NE PEUT ÊTRE VENDU

Partir et être heureux



Trois Quatorze s'est intéressé de près au moral des participants au programme d'une année scolaire à l'étranger. La large enquête que le journal a menée permet d'établir que « partir une année » influe de façon plutôt positive sur le moral. Pages 4 & 5

calvin-thomas.com

un an au pair
jobs & stages rémunérés
séjours d'été
trimestre scolaire
villages de langue
cours d'anglais

CALVIN-THOMAS, SPÉCIALISTE
DES SÉJOURS AUX ÉTATS-UNIS

Ce message laissé par Cyprien à ses parents, a été découvert par ces derniers alors que leur fils était en route pour les USA.

Je veux que vous sachiez quelle importance vous avez pour moi. Quand je pense à vous, je revois tous les moments que nous avons passés ensemble, et je pense à l'évolution de notre famille. Rien, ni les moments pénibles ni les querelles - qui se sont adoucies avec le temps - ne peut éteindre les merveilleux souvenirs que j'ai de vous. Où est-il ce temps passé ensemble ? Comment ces moments se sont-ils transformés en années ? Comment tout a-t-il pu disparaître à cette vitesse ?

Maintenant, j'ai 15 ans, et je vais m'envoler pour les États-Unis. Cela m'attriste, et en même temps je ressens du bonheur. Quand j'aurai le « blues », je penserai à ces moments de joie partagés, à ces rires ; ça me réchauffera le cœur. Les mots ne sont pas assez forts pour exprimer ma fierté, mon amour, l'importance que vous avez à mes yeux. Vous avez comblé ma vie ; vous avez accepté de me laisser partir. Au moment précis où vous lirez cette lettre, je serai en route. Je veux que vous sachiez que je vous aime de tout mon cœur. Grâce à vous, mon rêve va devenir réalité : « Expérience de vie, formation pour la vie. »

20 ANS APRÈS Voilà, c'est le jour du départ. Les « Au revoir », le stage, trois jours sans dormir parce que nous sommes partagés entre l'angoisse et le bonheur. Nous quittons l'équipe avec un pincement au cœur, elle est notre dernier lien avec la France. Nous nous envolons pour la terre promise. En sortant de l'avion, je suis assaillie de doutes : « Quelle idée j'ai eue ? Partir seule, dans un pays inconnu ! » Mais ils sont là et ils m'attendent les bras ouverts. Ils, ce sont les 6 membres de ma famille américaine. C'est parti pour un an d'études, de fêtes, de découvertes, de chamailleries et de

complicité, de joies et de tristesse : un an de vie quotidienne. En une année, je suis devenue leur sœur, leur fille. Le plus jeune de la famille a même dit aux voisins que j'avais été adoptée ; quand mes parents français ont appris cela, ils ont été choqués. C'était en août 85. Vingt ans après, je fais toujours partie de la famille. Quand les parents ont divorcé, en 95, j'étais même un enjeu. Aujourd'hui, j'ai une belle-mère, un demi-frère, des beaux-frères et des belles-sœurs... je suis plus que jamais une « Butcher ». Au fil des ans, de près et de loin, j'ai continué à grandir avec eux : je retourne régulièrement voir tout ce monde, éparpillé un peu partout sur la Côte

Ouest. On se retrouve pour les anniversaires, les Noëls, etc. Là, c'est moi qui ai provoqué ce rassemblement : ils vont tous me retrouver près de San Diego. Je suis partie pour découvrir un autre pays, une autre langue, une autre culture, en un mot pour découvrir des gens qui me paraissaient très différents de moi. Aujourd'hui, avec ces gens, j'ai tout en commun. J'ai appris durant ce séjour à accepter les choses telles qu'elles sont, à vivre chaque instant pleinement, à chercher le positif dans tout et partout. L'expérience commence à la lecture de Trois Quatorze, et, à l'image de ce chiffre, elle ne se termine jamais. **Myriam**

Dans le numéro 42 de Trois Quatorze

Dossier école

UNE AUTRE ÉCOLE (11)
L'école norvégienne.
Page 6

7 JOURS DANS UNE ÉCOLE AMÉRICAINNE
Une semaine en compagnie de Maxime, pour découvrir avec lui la vie dans une « high school » américaine.
Page 7

VERS UNE ÉCOLE IDÉALE ?
Entretien avec Philippe Pegna et Martine Paillard, directeurs d'établissements scolaires.
Pourquoi partir étudier à l'étranger ? Forces et faiblesses du système français.
Page 8

IMPRESSIONS
Impressions des participants au programme d'une année scolaire à l'étranger.
Lettres, messages, annonces...
Pages 2, 3, 10, 11

OPINION
Un ouragan de rancœurs.
Comment les médias français ont parlé de l'ouragan Katrina.
Page 9

PORTRAIT
Roseline en famille.
Portraits croisés des 4 membres de la famille Bénétreau, tous réunis autour de Roseline, la déléguée régionale de PIE en Aquitaine.
Page 12

Dans son numéro d'octobre 05, le journal Phosphore, rend compte de l'expérience de David, un participant PIE, parti vivre dix mois dans le Grand Nord

PHOSPHORE





MÉMOIRE D'UNE ANNÉE

Ils ou elles sont partis pour un an à l'étranger. Elles ou ils nous envoient de leurs nouvelles. Dans ce numéro, on prend l'avion avec Emmanuelle et Virginie, on se pose des questions avec Raphaël, on rêve avec Léa, on assiste à la naissance de Charlene et à un échange d'étudiants en gare de Périgueux.

Roissy, juin 2005
Amy, une jeune Américaine et Sophie, sa "mère" d'accueil, se quittent

Impressions

MERCI BONHOMME

Je retranscris tel quel le petit message que ma mère m'a envoyé pour mon anniversaire. Il faut absolument que ce texte passe dans le journal pour remercier ma famille de m'avoir laissé partir un an aux USA. J'en ai toujours rêvé.

*Mon fils, mon petit bonhomme :
Ton arrivée a transformé ma vie /
Te regarder me donne de l'énergie /
Tu es mon prince, mon étoile scintillante /
Tu es la fleur de ma vie naissante /
Tu me donnes entière satisfaction /
Partout où tu vas, même dans les pays lointains, tu suscites l'admiration /
Qui n'a pas fait l'éloge de mon chérubin /
Qui a dit autre chose de toi que du bien /
Merci mon fils pour ce que tu me donnes /
Merci mon petit bonhomme.*

Cyprien, Pepin, Wisconsin
Un an aux USA

BAPTÊME

J'ai pris l'avion pour la première fois le 24 août 2005. C'était pour un long voyage : 13000 kilomètres, un an. On était 19, on partait en Californie. Pour nous tous, le futur ça voulait dire l'inconnu. Je n'oublierai jamais. Depuis mon arrivée, je découvre sans cesse des choses nouvelles. Un mois déjà, et je commence à prendre mes marques. Les débuts au lycée ont été durs : le premier jour, je me souviens, j'ai éclaté en sanglots. Le deuxième, ça allait un peu mieux. J'ai pleuré raisonnablement. Aujourd'hui c'est génial. Le week-end m'ennuie presque.

Avant, j'écoutais les anciens avec admiration, sans trop croire qu'un jour, à mon tour, je pourrais raconter mon « aventure ». Ce jour est venu, mais je n'y crois pas. J'aurais tant à raconter, ce que je vis est si

intense. J'apprends tout : une langue bien sûr mais aussi la tolérance. Sûrement l'essentiel. En fait, je me sens changer, j'ai l'impression que je découvre qui je suis. Je vis sur mon petit nuage. Et je me dis : « Pourvu que ça dure ! »
*Emmanuelle, La Verne, Californie
Un an aux USA*

PETIT CONSEIL

À d'éventuels futurs participants je dis : « Ne faites jamais semblant de comprendre, même pour faire plaisir. Car au bout du compte, vous vous sentirez relativement idiot. »
*Mathieu, Middletown, Connecticut
Un an aux USA*

SUR LES CHAPEAUX DE ROUE

Ma vie va bien. Ma famille est adorable. Ils ont un point en commun avec moi : ils adorent le cinéma. Comme beaucoup de jeunes Américains, mon frère et ma sœur font du foot... Ça, c'est quelque chose. Il faut le voir pour le croire : l'ambiance, les pom-pom girls et tous ces gens qui connaissent les chansons par cœur et qui chantent le plus fort possible. Et la messe, ça aussi c'est quelque chose. La première fois que j'y suis allée, on a regardé « Shreck » ! Il n'y a que des jeunes. Tu peux venir en mini-jupe si ça te chante. Les gens sont très croyants ici. Ils prient même avant de manger.

Je suis dans une classe de « Life skills ». On parle beaucoup de la drogue, de l'alcool, des médicaments : ils ont très peur de l'alcool. C'est étonnant, il y a beaucoup de gens qui sont pour la légalisation de la marijuana et contre le fait de prendre une goutte d'alcool. À l'église, le curé utilise du jus de raisin et

non pas du vin pour remplacer le sang du Christ : c'est dire ! Sur les murs de la « high school », j'ai vu ce slogan : « Meurtre, accident, vol, viol... arrête l'alcool. » C'est un vrai tabou. J'ai déjà pris trois kilos. Je trouve que tout est bon. Et puis, j'ai honte de le dire, mais un bon hamburger, c'est vraiment très bon et c'est pas de refus. À la maison, mon père d'accueil fait très bien la cuisine et c'est très équilibré ; seulement, on mange trop. Il n'y a pas d'heure. Mais je vais aller à la salle de gym. Il n'est pas question que je revienne avec 10 kg de plus.

Un dernier point : les gens vivent à cent à l'heure : jamais le temps de se poser, toujours quelque chose à faire : sport, match, shopping, messe... On court tout le temps... mais tout le temps avec la voiture. On ne marche jamais, et cela me manque un peu. Aucun regret donc. J'étais là pour voir des choses différentes. Et bien je suis servie.
*Mélanie, Frankfort, Kentucky
Un an aux USA*

TROUVER CHAUSSURE À SON PIED

Cher journal, je t'écris depuis la salle informatique du lycée. J'ai un peu de temps. Mon emploi du temps ne sera définitivement fixé que la semaine prochaine. Je serai en « Terza », équivalent italien de la Première, mais en section scientifique. Comme je viens d'avoir mon bac littéraire, je n'aurai pas le niveau en math, physique et bio. Mais j'irai suivre d'autres classes de littérature italienne, d'anglais, de philo. En ce moment, j'aide les élèves en Français. Je vais dans un grand nombre de classes, ça me permet de connaître plein de monde, c'est génial.

Tout se déroule comme dans un rêve. Il y a deux semaines, j'atterrissais à Venise ! C'était splendide. Sur la route qui nous menait à Padoue, nous avons beaucoup parlé, avec Daniele, le père, et sa fille Valeria. À Padoue, nous avons visité la basilique Saint-Antoine. Quelle merveille. À l'arrivée, j'ai fait la connaissance de Claudia, une femme géniale, un cœur en or.

Le lendemain, grâce à Vale, j'ai rencontré plein de jeunes. Le soir nous nous sommes retrouvés sur la Piazza pour discuter et rigoler, puis nous sommes allés dormir chez une amie. J'appréhendais un peu la rentrée des classes, mais tout s'est passé comme sur des roulettes. Les profs sont tous adorables avec moi. Je me suis assez bien intégrée à la classe, notamment grâce à Alessandro, dont le père est Français, qui comprend assez bien que je n'arrive pas à comprendre et qui fait preuve de patience. Grâce à Ilaria, une fille de ma classe, je me suis inscrite dans le club de basket de Padoue. Le niveau de l'équipe est assez proche de celui de mon équipe en France... Vous voyez c'est le pied.
Carine, Padova / Un an en Italie

DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA LORGNETTE

Aujourd'hui je sais que je suis le plus heureux des hommes. Voilà deux mois que l'on m'a parachuté dans ce monde de fous et déjà j'y ai pris mes marques. La routine s'est même installée peu à peu. Les gens à qui je tiens ne me manquent pas, même si je pense souvent à eux. C'est si excitant de parler en américain, de parler à tant de personnes si différentes en se disant : « Tiens, avec elle ou avec lui, je vais peut-être devenir

ami ». C'est passionnant d'essayer d'obtenir la confiance de sa famille d'accueil. Le plus intéressant c'est de tout regarder de l'autre côté de la lorgnette, d'avoir soudain un autre regard, de jeter un oeil moqueur sur la France et les Français. Je me pose beaucoup de questions sur moi-même. C'est ça qui me surprend le plus. Je m'interroge sur ma famille, sur la façon dont j'ai été éduqué. Je veux comprendre et me faire ma propre opinion. Je me rends compte que j'ai de la chance d'être ici, et même si ma famille n'est pas la meilleure, je sais que peu de personnes ont la chance de faire ce que je fais.

*Raphaël, Long Lake, Minnesota
Un an aux USA*

À MA FAMILLE

Quelques lignes pour vous dire à quel point je vous aime et combien vous me manquez. Dans les meilleurs moments, je pense à vous et je me dis : « Comment ferais-je pour tenir si vous n'étiez pas là pour me soutenir dans les moments les plus durs. » Et même si les gens ici sont particulièrement gentils et généreux - à commencer par ma famille d'accueil - je sais que personne ne pourra vous remplacer. Je ne vous le dirai jamais assez : « Maman, papa, je vous aime ! » À bientôt.
*Celia, Clareholm, Alabama
Un an aux USA*

PETIT TOUR D'HORIZON

Je n'ai pas encore traversé une seule période « bad ». Je ne sais pas si c'est un record. Mon père d'accueil est marrant - il ne m'impose aucune règle chiant - tout comme ma mère, qui est adorable. Mon frère d'accueil est sympa. Enfin, je crois puisqu'on s'entend bien. Je suis dans un trou paumé, ce qui n'est pas très pratique pour se déplacer. Je ne suis pas encore trop sorti en dehors de l'école, mais j'ai trouvé des gens sympas qui ont à peu près les mêmes centres d'intérêts que moi. Les cours sont supers, les profs beaucoup plus pédagogues qu'en France. On termine à



Yves

Yves Emmanuely était le mari de Geneviève (fidèle correspondante de PIE sur Paris), le père de Cyril (ancien participant et autre fidèle de l'association) et de Stéphane. Yves avait aussi été père d'accueil PIE de multiples reprises et avait été très présent autour de l'association. Yves est décédé le 13 octobre 2005. *Trois Quatorze* salue sa mémoire et adresse ses condoléances sincères et chaleureuses à ses proches.



Sue Ellen

Sue Ellen Pons (déléguée régionale de PIE en Bourgogne) a épousé Antoine Jeantet, le 25 août 2005. Toutes nos félicitations et tous nos vœux de bonheur aux deux époux.

Lionelle

Après 15 ans de collaboration avec PIE en tant que déléguée régionale en Normandie, Lionelle Goyé "prend sa retraite" de l'association. Merci mille fois à elle pour tout son travail. *Trois Quatorze* avait réalisé un portrait de Lionelle dans son n°40.

Chrystelle

Chrystelle Chaudoux (ancienne participante au programme PIE et ancienne déléguée régionale Rhône-Alpes) a épousé Guy Perrin le 24 août dernier. Nos félicitations et nos vœux de bonheur à Chrystelle, Guy, ainsi qu'à Kalani et Malia, leurs deux enfants.



Fred

Il s'appelle Frédéric Lanier. À PIE, comme ailleurs, on l'appelle Fred. Ancien participant au programme, ancien correspondant, Fred est devenu salarié de l'association en 1998, en tant que responsable de la promotion. À sa façon, via Internet et 4D, il a révolutionné PIE. Fred a quitté ses fonctions en août dernier et a engagé un voyage d'une année en Amérique centrale. PIE et *Trois Quatorze* suivent de près son parcours et le suivront d'encore plus près à son retour !



Septembre 2005 - Virginie, Phoenix, Arizona, USA

14 h 30. À ma grande surprise, je n'ai pas trop de mal en anglais. Ce soir, on va subir l'ouragan « Ophelia », je suis impatient.

J'ai dû oublier certaines choses, mais en gros c'est à peu près tout.
*Paul, Tatamagouche, Nova Scotia
Un an au Canada*

PREMIÈRE SAISON

Je suis en plein dans un sitcom. L'action se déroule à Minneapolis. Première saison, premier épisode : « school bus » jaune, « locker », « lunchroom », « pizza »... Tout est comme à la télé, sauf les mecs qui ne sont pas toujours beaux et pas toujours baraqués.

*Caroline, Minneapolis, Minnesota
Un an aux USA*

SCHOOL SPIRIT

On s'est retrouvés à 7 dans l'avion, direction Washington, puis 2, direction Houston, puis j'ai pris seule mon dernier vol pour Harlingen, Texas. La première semaine, j'ai dû m'habituer à mon nouveau monde, à ma nouvelle famille.

Elle est très sympa, même trop sympa. Ils sont très généreux, j'ai beaucoup de chance. Ils me payent tout, même ce qu'ils ne sont pas censés me payer!

J'habite dans la « Rio Grande Valley ». Les décors ressemblent à ceux d'un film : les rues, les palmiers, les centres commerciaux.

L'école est assez différente de l'image qu'on a des écoles américaines. La mienne est assez stricte. Particulièrement pour le « dress code » que je n'apprécie pas du tout. Il y a aussi des agents de sécurité qui sont tout le temps en train de hurler : « Let's go, let's go, move on. » Je ne comprends pas à quoi ils servent. Mais j'oublie vite ces petites choses et je me laisse absorber par le « school spirit » qui anime cette école.

Je me suis surprise à porter le t-shirt de l'école, orange et vert, bien trop grand, sur lequel on peut lire : « Go Hawks. »

Je voudrais conseiller aux futurs étudiants d'échanger d'intégrer un club le plus rapidement possible. Moi je fais partie de la « choral ». En avril, on va à Los Angeles pour chanter! Sinon, n'hésitez pas à dire que vous êtes Français. Dans les couloirs, moi, j'entends dire : « It's the french girl. » Je réalise que je ne connais pas les gens, mais qu'eux me connaissent! C'est une bonne chose. Parfois on me pose des questions ridicules, du genre : « Es-tu déjà allée en Europe? », mais je m'aperçois que j'ai plaisir à y répondre.

De même que j'ai du plaisir à écrire à *Trois Quatorze*... Il y a deux mois encore je lisais et relisais les témoignages et maintenant, mon tour est venu de témoigner. C'est le rêve... Mais ça ne dure qu'un an.
*Fiona, Harlingen, Texas
Un an aux USA*

SAGESSE

Je me porte bien. Pas facile tous les jours. Mais je suis un peu là pour ça, n'est-ce pas? Rencontrer des difficultés, les surmonter, mûrir : c'est le jeu!
*Maxime, Westharford, Connecticut
Un an aux USA*

MAITRE DU MONDE

Le jour du départ : que d'anxiété, que d'angoisse! « Faut pas que je rate l'avion. » « Dites, vous êtes sûrs que c'est le bon? » J'ai encore du temps, mais je ne le prends pas. Je suis tellement pressée. Je voudrais être dans l'avion. On annonce une grève. Je n'y crois pas, je n'en reviens pas. J'ai envie de hurler : « Pas maintenant, pas aujourd'hui. Je veux partir. C'est pour ça que je suis là. » Je patiente. Deux heures, et finalement j'embarque. Un dernier

regard à mes parents : pas de larmes. Après tout, on est heureux! Bientôt, je décolle : ça y est, je suis maître de ma vie. Je voyage, je vais découvrir le monde.
Anonyme / Un an aux USA

LA PHASE HEUREUSE

Aujourd'hui fut un jour merveilleux. J'ai vu, de mes yeux vu, un Norvégien que j'avais rencontré il y a quelques mois sur Internet. Je l'ai vu en vrai. Et c'est un vrai Norvégien, blond aux yeux bleus. Il m'a offert des roses, et on a vu le coucher du soleil sur une plage privée de l'île. Si on m'avait dit que je passerais une si belle journée en Norvège une semaine seulement après être arrivée, je crois que je ne l'aurais jamais cru.

Aujourd'hui, la seule chose qui m'inquiète c'est de ne pas être passée par la phase triste du séjour. Ma famille en France va bien, ma famille d'accueil est vraiment super, et moi j'ai passé une soirée merveilleuse. Tout se passe bien. J'ai l'impression d'être chanceuse.
Elsa, Husoysand / Un an en Norvège

EXCHANGE STUDENT

Nous étions partis à la gare de Périgueux pour accueillir Adria (une jeune Américaine qui vient passer une année chez nous). Nous sommes arrivés à l'heure, le TER aussi. Elle en est descendue et s'est avancée spontanément vers nous. Nous nous sommes fait la bise. Nous lui avons demandé si elle s'appelaient bien Adria; elle a dit : « Oui. » Adria était plus forte que sur les photos, mais nous n'avons pas osé faire de remarques; les photos étaient sûrement un peu anciennes. Nous sommes donc partis ensemble vers la maison.

En route, nous avons parlé de la fête, organisée la veille à l'occasion

de la fin du stage PIE. Adria répondait sans problème. En arrivant à la maison, nous avons reçu un coup de fil d'une dame qui disait avoir Adria auprès d'elle! De son côté, elle attendait une jeune Suédoise. En vérifiant l'étiquette sur la valise de « notre » Adria, nous avons découvert qu'elle s'appelait en fait Cariana Kinney.

Nous sommes donc retournés à la gare où nous avons effectué l'échange. Nous avons expliqué à chacune notre méprise. Adria nous a expliqué alors qu'en descendant sur le quai et en ne voyant personne venir la chercher, elle avait pensé que sa famille d'accueil avait changé d'avis et qu'elle ne voulait plus l'accueillir... Jusqu'à ce que l'autre famille la prenne en charge.

Nous avons beaucoup ri.
Famille d'accueil d'Adria

DES HAUTS ET DES BAS

Parfois on rigole, on s'amuse, on rencontre de nouvelles personnes. On plaît à un garçon, on frime avec son accent français.

Et puis, soudain, ça peut devenir dur. On ne sait pas trop pourquoi, mais tout à coup, tout nous manque : la famille, les amis, et même la France. On se demande pourquoi on a voulu partir. On appelle papamaman et puis on regrette, on se dit qu'on a juste réussi à les effrayer.

Quand on réfléchit bien, le moral revient. On se sent plus sûr, on est fier de soi, on est fier de ce qu'on a fait, de ce qu'on n'aurait jamais osé entreprendre si on avait su combien c'était difficile, si on avait seulement imaginé à quel point ce monde était différent de notre petit chez nous.

Au bout d'un moment, on prend ses repères. Le niveau de langue s'améliore de jour en jour. On en vient à dire quelque chose en anglais sans y réfléchir. Alors on s'étonne soi-même.

*Caroline, Minneapolis, Minnesota
Un an aux USA*

QUE C'EST TRISTE

Depuis septembre dernier, je n'ai qu'une idée en tête : partir un an. Mais ma mère est contre cette idée. Le problème avec ce projet c'est qu'il faut vraiment être soutenu, et moi, je ne l'ai pas été. Je partirai peut-être deux mois, un été, avec un autre organisme que PIE... mais ce n'est pas pareil. Votre journal me donne les larmes aux yeux.

Claire, une non partante pour une année

BILAN

Arrivée en France au mois de janvier, Katrine a fréquenté le lycée des Glières à Annemasse. Les trois premières semaines ont été difficiles pour elle. Bien que son français soit correct, Katrine ne participait pas à la conversation, elle s'isolait dans sa classe et nous évitait. La barrière de la langue nous paraissait être l'argument, voire la justification à la non intégration. Quant aux contacts téléphoniques fréquents avec sa famille danoise, ils ne faisaient que la démoréaliser. Un dimanche matin, elle a craqué, elle était moralement désespérée. Nous avons alors demandé l'assistance de nos délégués. Ils ont eu un long entretien avec Katrine. Elle a alors cessé les appels téléphoniques avec sa famille, et au lycée, suite à notre intervention, des efforts ont été faits pour intégrer Katrine. Et le

miracle a eu lieu!

La suite de son séjour s'est déroulée de façon merveilleuse. Katrine se plaisait de plus en plus chez nous. Elle s'est mise à participer aux petites tâches quotidiennes, aux loisirs, aux promenades. Comme Céline notre fille, elle a eu droit de temps en temps à une petite engueulade (en général, une histoire de chambre mal rangée)... La vie quoi! À partir de là, Katrine a su se faire apprécier par notre grande famille et nos nombreux amis, elle a fait preuve de gentillesse, de politesse, d'amabilité, de simplicité...

Son séjour s'est déroulé très vite, trop vite. À dix jours de son départ, nous avons organisé, en son honneur mais à son insu, une réception. Katrine a été enchantée. Elle a reçu, qui plus est, beaucoup de cadeaux. Son départ a été difficile, douloureux même. Mais la peine a été soulagée par les retrouvailles avec sa propre famille.

De notre point de vue, cet accueil fut une réussite totale. Au bout du compte, on résumerait l'accueil ainsi : la mise à disposition d'une chambre, une assiette de plus à table, savoir mettre en confiance l'hôte étranger, le responsabiliser un peu, l'aider et le conseiller. À lui après de s'adapter. Au final, c'est d'une grande richesse.

Maintenant c'est à notre fille de partir pour une année, et nous, bientôt, nous irons rendre visite à la famille de Katrine au Danemark.

Famille Vital

Famille d'accueil de Katrine

EN VERTU DES LOIS DE L'ASTRONOMIE

Outre-atlantique, sur la face est du continent, le soleil se réveille sur l'océan et s'endort sur la terre. N'est-ce pas fantastique? Oui, je sais, tout cela est parfaitement conforme aux lois de l'astronomie, mais pour moi, petite française, cela a quelque chose de magique. C'est la raison pour laquelle, j'ai demandé à « mon père » de m'emmener voir le lever de soleil sur l'océan.

À 5 heures du matin, nous avons pris le bateau familial et nous avons bravé la froideur du petit jour pour assister à cette petite chose étrange. Je n'arrivais pas à croire, c'était bel et bien fantastique. J'étais comme un gosse, émerveillée, je suis restée la bouche ouverte. Parfois vous vous sentez béni des dieux. Ce matin-là, ce fut mon cas.

*Cécile Boothbay Harbor, Maine
2x6 USA-Allemagne*

PAS À PAS

Deux mois que je suis dans le Minnesota / J'ai tellement appris depuis que je suis ici / J'ai dû me dévoiler / Vaincre ma timidité / Redoubler d'efforts pour m'intégrer / Dans mes deux familles et au lycée / Mais les gens sont tellement intentionnés / Ils font tout ce qu'il faut pour m'aider en anglais / Je ne regrette pas d'avoir tenté cette aventure / Même si parfois c'est dur / Dans toute histoire, il y a des hauts et des bas / L'important c'est de ne pas perdre espoir / Et d'avancer pas à pas.

*Solene, Champlin, Minnesota
2x6 USA / Allemagne*

.../... page 10 & 11



APPRENEZ L'ANGLAIS EN RESTANT EN FRANCE.

Little Big Land, le petit village anglo-saxon au cœur de la France, vous accueille l'été prochain de 8 à 13 ans

LITTLE BIG LAND

LES SITES

www.piefrance.com & www.calvin-thomas.com

ECRIRE A TROIS QUATORZE

Participants, amis, parents...

Le journal attend vos commentaires et vos impressions. Envoyez e-mails, lettres, photos, dessins à : trois.quatorze@piefrance.com

Trois Quatorze - Gratuit - n°42 - 13000 ex.
Photos : *Xavier Bachelot, Elsa Rigaud, Maxime Bichon.*
Rédaction : *Xavier Bachelot, Susie Bachelot et les participants PIE et Calvin-Thomas*
Remerciements particuliers à : *Annie Bachelot, Afif Boucetta, Bénédicte Déprez., Andrée Hamonou, Vincent Hirou*

ABONNEMENT GRATUIT À « TROIS QUATORZE »

Je désire recevoir le journal Trois quatorze.

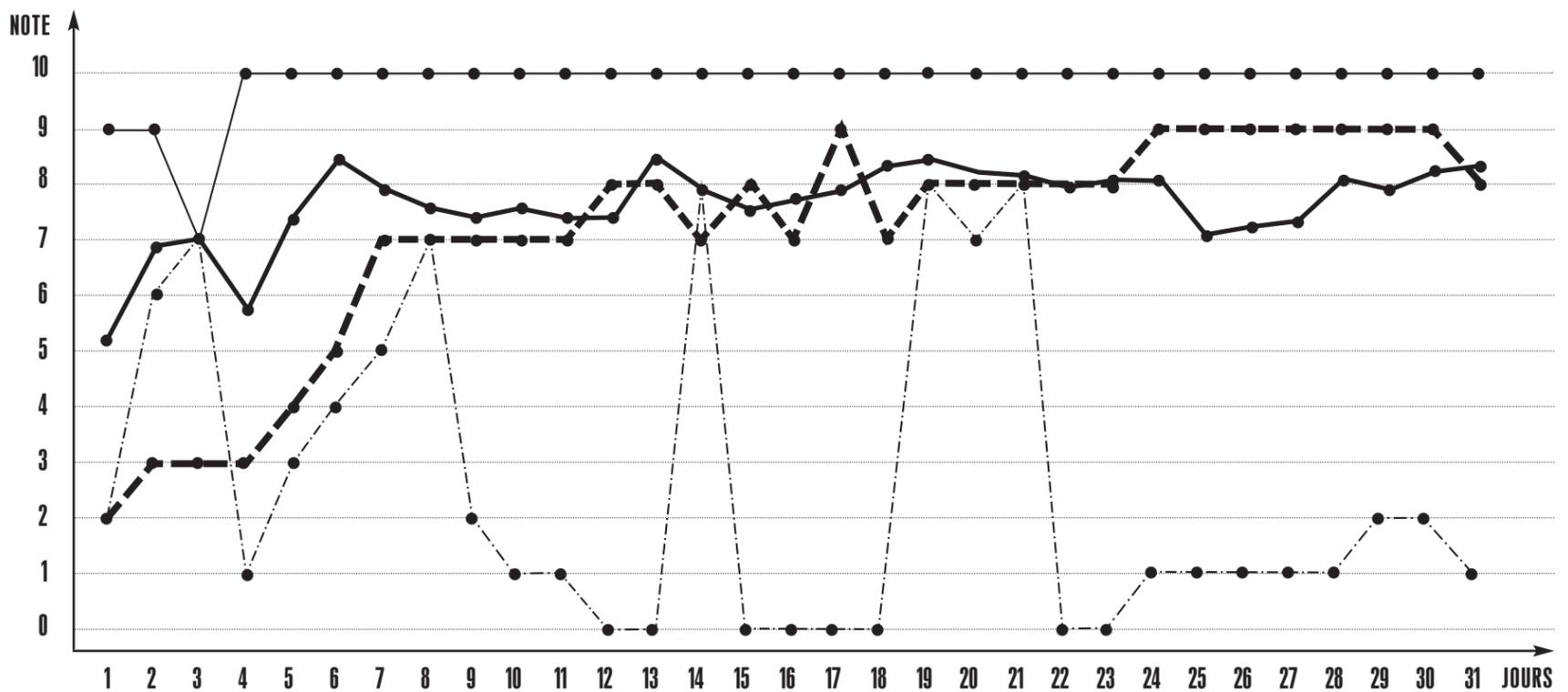
Remplissez ce coupon et retournez-le à :

PIE / Calvin-Thomas : 39 rue Espariat - 13100 AIX EN PROVENCE
ou envoyez un mail à : trois.quatorze@piefrance.com, en précisant vos coordonnées.

Nom & Prénom :

Adresse :

À savoir : les participants et les familles d'accueil sont automatiquement abonnés à Trois Quatorze. Cet abonnement court pendant trois ans. Au delà de ces trois années, ils doivent, s'ils veulent continuer à recevoir le journal, nous retourner le bulletin ci-joint (durée d'abonnement : trois ans - renouvelable).



Bon pour le moral

Trois quatorze a choisi d'observer à la loupe le moral des participants aux séjours de longue durée. Le journal a mené une enquête qui porte sur le premier mois en terre étrangère. Cette observation nous permet de mieux comprendre le processus d'intégration et de tirer des enseignements quant aux attitudes à adopter pour mieux s'adapter à l'étranger.

Les règles

■ Pendant un mois, une fois par jour, les participants au programme ont estimé leur moral et l'ont noté sur une base de 1 à 10, à partir du barème suivant : 1 à 2 - très mauvais ; 3 à 4 - mauvais ; 5 à 6 - moyen ; 7 à 8 - bon ; 9 à 10 - excellent. Ils pouvaient s'ils le désiraient associer à la note un bref commentaire explicatif.

■ Sur les 200 participants au programme d'une année scolaire à l'étranger, plus d'une centaine ont été sollicités (en réalité tous ceux qui ont participé au stage de préparation). 50 ont joué le jeu en se prêtant avec rigueur et ponctualité à l'exercice (soit 25 % du nombre total de participants). Chaque soir, ils ont attribué une note à leur moral et, au terme du premier mois, ils ont communiqué leurs notes et leurs commentaires à la rédaction.

■ Ces données, assorties de commentaires, sont représentatives et parlantes, autant par les constantes qui se dégagent (courbe moyenne et courbe la plus fréquente) que par les variables (courbes atypiques).

Quelques généralités

■ « Avoir » ou « ne pas avoir le moral » est une notion si subjective - il est clair en effet que confronté au même événement, un participant notera 2 pendant qu'un autre notera 8 ! - qu'il peut paraître curieux d'établir une courbe moyenne du moral des participants. C'est en effet plutôt la façon dont évolue chaque courbe qui

semble fournir des informations exploitables. Il n'en reste pas moins vrai que cette courbe, parce qu'elle minimise et isole les cas particuliers, donne une bonne information sur « le moral des troupes ».

■ On observe que sur les 31 jours que dure l'expérience, le « moral moyen » des participants est bon ou excellent (note supérieure à 6) pendant 29 journées, et excellent pendant 10 journées. On note, avec attention et amusement, que le jour où la courbe moyenne est au plus bas (5,2 sur 10) est le jour de l'arrivée au stage, donc l'avant-veille du départ. On en conclut que c'est plus l'attente et la peur de l'inconnu qui perturbent les adolescents que l'expérience en elle-même. On note également que la majorité des courbes sont ascendantes. On peut donc affirmer objectivement que partir un an à l'étranger est globalement « bon pour le moral ».

■ L'analyse détaillée des résultats nous prouve que la destination choisie (USA, Canada, Italie, Allemagne...) semble n'avoir aucune incidence sur le moral proprement dit. Aucun pays ne vous protège du coup de blues, aucun pays a contrario ne vous condamne d'emblée à avoir « le moral dans les chaussettes ».

■ Si la moyenne générale est élevée, la courbe reste accidentée. Le moral n'est donc pas toujours au beau fixe. On note de légères variations sur la courbe moyenne et des variations flagrantes sur la plupart des courbes (ces variations n'ayant pas toujours lieu au même moment, elles ont naturellement tendance à s'annuler sur la courbe moyenne). À la lecture des commentaires, il semble que l'année à l'étranger exacerbe les sensations et les sentiments. C'est du moins ainsi que l'on comprend cette

remarque : « Ici, ce qui est particulier, c'est que mon moral peut changer du jour au lendemain. Et ça, c'est dur ! ». Pour la plupart, la tendance est donc au grand écart, mais pour certains (une dizaine en fait) elle est plutôt à la grande stabilité (les notes fluctuent alors entre 9 et 10, voir courbe la plus haute).

Moral d'acier & moral à zéro. Quand pourquoi ?

À observer l'ensemble des courbes, certaines évidences se dégagent :

■ L'avant-veille du départ est une journée plutôt difficile pour l'ensemble des participants. Les adieux sont souvent pénibles, l'inquiétude est grande. La grande majorité regarde en arrière et se tourne donc vers ceux qu'elle quitte (notes variant alors de 1 à 5). Une petite minorité se tourne au contraire vers ce qui l'attend (note de 8 à 10).

■ La veille du départ (jour du stage) c'est plutôt l'inverse qui se produit. Excitation et curiosité l'emportent, les participants se soutiennent mutuellement : les courbes remontent brutalement (voir une courbe type page de droite).

■ Le jour du départ, deux cas se présentent. Soit c'est la fatigue qui l'emporte (la note baisse) soit c'est la curiosité (la note est alors au top). « Il est temps d'y aller », nous dit l'un, « Je suis nase et stressé », nous dit un autre.

■ Le premier jour en terre étrangère est le plus souvent pénible : c'est le choc de l'arrivée, la perte des repères (qu'accompagne généralement un fort sentiment de nostalgie), la confrontation avec la famille et l'en-

vironnement (pour le meilleur et pour le pire). « Le premier jour, j'ai énormément pleuré, seule dans ma chambre. Je me suis demandé ce qui m'était passé par la tête pour avoir voulu faire un truc pareil. »

■ À partir de là, les choses vont en s'améliorant. Sur la grande majorité des courbes, on note une ascension nette et régulière. Dans leur majorité, les participants entrent alors dans une nouvelle phase, celle que les sociologues ont coutume d'appeler « la lune de miel ». « Maintenant tout roule ; mon mot d'ordre désormais, c'est : "Enjoy !" »

■ On remarque que 40% des participants vont enregistrer un petit tassement de leur moral dans le courant de la deuxième semaine et 30% dans le courant de la troisième. Détail surprenant : 18 % des participants vont tomber malades à la même époque, entre le 19^e et le 23^e jour exactement, enregistrant du même coup une baisse très nette de leur moral !

■ Les commentaires nous en disent long sur les causes des fluctuations. On peut les ranger en cinq catégories :

● **Problème de compréhension** : cette participante dont la note passe en une journée de 5 à 8 accompagne sa note d'un commentaire qui en dit long sur l'importance de la question de la langue : « Hier, je ne comprenais rien. Aujourd'hui, je comprends un peu. Ça fait du bien ! » Le problème de compréhension dépasse parfois le problème purement linguistique : « Je ne comprends rien à ce que je vis », nous dit un participant. Mais cette impression peut s'accompagner soit d'une hausse soit d'une baisse du moral « C'est flipant », nous dit l'un. « C'est super comme ça, je me laisse aller ! », nous dit un autre, plus zen.

● **Adaptation à la famille d'accueil** : ceux qui s'entendent immédiatement avec leur famille d'accueil, voient leur moral grimper très vite. Pour les autres la courbe est plus fluctuante.

● **Isolement et ennui** : une chute sur la courbe s'accompagne souvent d'un commentaire du type « soudain, je me suis sentie seule » ou « la solitude me guette » ; la courbe en pointillés est de ce point de vue significative. Dès qu'elle s'ennuie, cette participante n'hésite pas à noter sa journée d'un 1 ou même d'un 0. Dès qu'elle s'active (« aujourd'hui, j'ai fait beaucoup de choses »), la note remonte à 7 ou 8. Un fait se dégage avec évidence : sitôt qu'un participant va vers les autres, dialogue avec eux et s'engage dans des activités, il se porte mieux. « J'ai fait des rencontres extras », équivaut à un 8 ou à un 9, « I'm in love », à un 10 (« voire plus ! »). À l'opposé, le repli sur soi est dramatique : c'est la chute garantie. La nostalgie s'avère être également une mauvaise compagne. Aussitôt qu'un participant se tourne vers la France - mais il est impossible de ne

COURBES DU MORAL

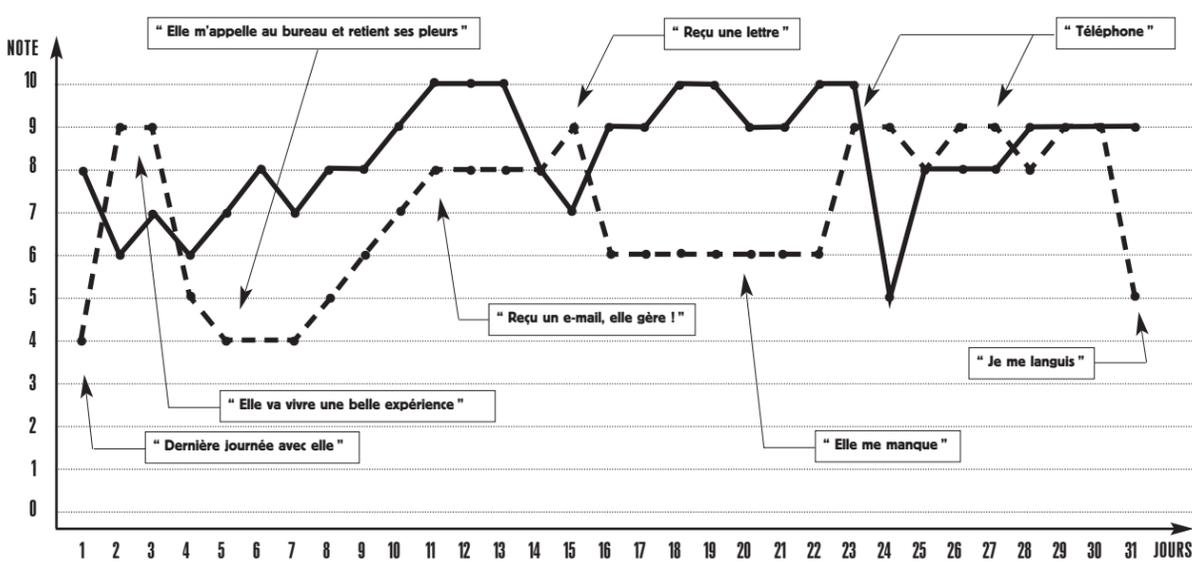
Courbe moyenne des participants

Courbe la plus haute

Courbe la plus instable

Courbe dont la hausse est la plus régulière

Intéressante comparaison entre la courbe d'une participante (—) et celle de sa mère (- - - , courbe accompagnée de commentaires)



● **Mauvaises nouvelles de France :** « J'ai eu mon père à l'hôpital, ça ne va pas trop » ; « J'ai appris la mort de mon grand-père » ; « Aujourd'hui on enterrait un proche... Les mauvaises nouvelles en provenance de France sont dures à encaisser, la distance accentuant sans doute leur effet négatif. Mais, de façon plus générale encore, on s'aperçoit que les communications avec la France (même si elles ne s'accompagnent pas de mauvaises nouvelles) sont synonymes de baisse du moral (parfois de 5 à 6 points) : « J'attends un mail, ça me stresse ! » ; « Je me suis engueulé avec ma mère naturelle » ; « D'entendre mes proches, ça m'a abattu ! ». Un simple coup de fil peut valoir une chute d'un point ou deux sur la courbe. Il équivaut rarement à une hausse.

● **État physique :** coup de barre, fatigue et maladie jouent directement sur le moral. Les courbes illustrent parfaitement le dicton : « Quand la santé va, tout va. »

Des cas particuliers

■ Au rayon des cas particuliers, on s'intéressera à la courbe de R. dont le moral fluctue uniquement en fonction des résultats de son équipe de foot américain et de ses performances individuelles au sein de son équipe. Une défaite ou un mauvais « kick » le fait passer de 10 à 6, une victoire ou un 5/5 au « kick » lui assure un « moral de fer ». De façon moins anecdotique, on remarque que les résultats scolaires influent aussi sur le moral : « J'ai eu un super résultat à mon devoir » équivaut par exemple à un saut de 4 à 8. C'est dire qu'« il en faut peu parfois pour être heureux » !

En guise de conclusion

■ On conclura après observation de ces courbes et après écoute des commentaires qui les accompagnent, que si le projet de « partir une année » est prometteur en matière de moral, il ne protège nullement un adolescent des difficultés de la vie ordinaire (difficultés scolaires, difficultés sentimentales, ennui). À l'opposé, on se gardera de faire de cette année d'exception une sorte de bouc émissaire ; on admettra en effet qu'une année « à la maison » est ponctuée elle aussi de baisses et de hausses du moral, et que « ne pas partir un an » ne garantit aucun bien-être et aucune stabilité dans ce domaine.

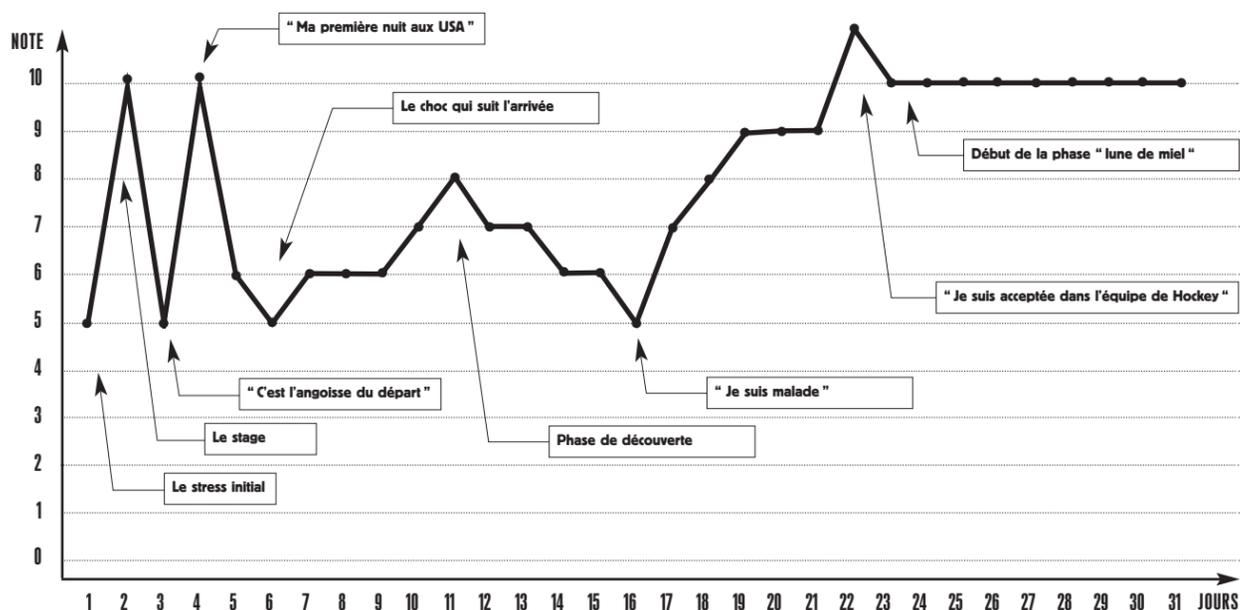
■ Il ne faut pas perdre de vue que nous nous sommes attachés à l'observation du premier mois d'une expérience qui en compte 10. Mais ce mois clé quant à l'intégration est sans conteste crucial, dans la mesure où il colore bien souvent l'ensemble du séjour. Nous prolongerons l'expérience et observerons, dans un prochain numéro, l'évolution du moral entre le deuxième mois et le dixième.

HIGH SCHOOL & CHALEUR HUMAINE

Élodie, Fresno, Californie

Ici, nous aimons notre école, nous aimons y aller. Je crois que cela est dû pour beaucoup à la relation avec les professeurs. Ils sont très présents, ils s'investissent beaucoup dans leur enseignement et ils insistent sur la dimension conviviale au sein de leur classe. Les élèves les respectent, et ils nous respectent. Il n'y a pas cette froide distance que l'on ressent en France. Les élèves peuvent paraître froids, mais si on leur dit simplement « Hi! » ou si on leur demande de l'aide, aussitôt ils deviennent très cools.

Une courbe d'une participante (courbe quasi archétypale), commentaires qui l'accompagnent, et description



PARCOURS D'ANCIENS PARTICIPANTS

Alan, Christelle & Augustin Schmitt



GROS PLAN SUR ALAN & CHRISTELLE, DEUX ANCIENS PARTICIPANTS AU PROGRAMME PIE, QUI SE SONT RENCONTRÉS VIA L'ASSOCIATION, SE SONT MARIÉS ET ONT EU UN ENFANT, AUGUSTIN !

ALAN SCHMITT

Année de départ avec PIE – 1991

Âge au moment du départ – 17 ans

Programme – Une année scolaire à l'Étranger

Destination – Lincoln, Nebraska, USA

1992-1993 – Terminale E

1993-1995 – Maths sup / Maths spé

1995-1998 – École Polytechnique. « Mon année à l'étranger ne m'a jamais desservie. Bien au contraire. En France, on est obsédé par le fait d'être en avance. Mais en avance sur quoi ? »

1998-1999 – D.E.A.

1999-2002 – Thèse en Informatique (I.N.R.I.A.)

2002-2004 – « Post doc » (University of Pennsylvania) - Recherche

Actuellement – Chercheur en informatique (I.N.R.I.A de Grenoble). « Je cherche à créer des bases solides pour pouvoir construire des programmes qui offrent une garantie de fonctionnement. D'une certaine façon, l'informatique en est encore au stade artisanal ; nous travaillons à développer des techniques qui per-

mettent de dépasser ce stade. C'est essentiellement un travail mathématique. »

Voyages – « J'ai beaucoup voyagé dans le cadre de mon travail (Pakistan, Arabie Saoudite, Russie, Suède, Jordanie...). En recherche, on a beaucoup de congrès pour échanger les infos et communiquer nos résultats. »

Sept ans après... – « Quel souvenir je garde de ce premier séjour aux USA (dans le cadre du programme PIE) ? Peut-être ce jour de février où tout à coup (j'étais simplement entrain de marcher dans la rue avec un copain), je me suis rendu compte que je parlais anglais. »

Ce que j'ai appris – « Au delà de l'anglais, j'ai acquis de la confiance. Subitement je me suis senti plus sûr et fier de moi. Après cette année, je n'ai plus eu peur de bouger, de tenter. »

Ma définition de PIE – « Une opportunité pour se découvrir tout en découvrant une autre culture. »

CHRISTELLE AVELAND

Année de départ avec PIE – 1993

Âge au moment du départ – 18 ans

Programme – Une année scolaire à l'Étranger

Destination – Randolph Center, Vermont, USA

1993-1994 – Terminale A, arts plastiques

1994-1998 – BTS commercial, puis spécialisation en communication.

1998-2001 – « Je suis partie un an pour travailler à Londres. Repartir à l'étranger me paraissait tout à fait naturelle après l'année de « High school ». Finalement, je suis restée à Londres plus longtemps. J'ai intégré la filiale française d'une société d'informatique (« Computacenter ») dans laquelle j'avais une activité commerciale. »

2002-2004 – 2 années à Philadelphie. « J'ai pris un congé parental. »

Actuellement – « J'ai réintégré la société pour laquelle je travaillais à Londres. J'ai un poste

commercial à mi-temps à Grenoble et à Paris. »

Voyages – « J'ai beaucoup bougé aussi. Mais je suis toujours prête à repartir. »

Sept ans après... – « J'ai choisi une classe d'art. Je me rappelle avoir été totalement surprise de voir à quel point les étudiants étaient créatifs et relâchés dans leur tête. En France, on osait moins se lâcher, c'était tout de suite l'angoisse de la page blanche. Après, j'ai retrouvé cet état d'esprit, exempt d'arrière-pensées un peu partout. Les Américains ont moins de quant-à-soi que les Français. »

L'apport – « Quand je suis rentrée, j'ai repris ma vie comme si de rien n'était, exactement là où je l'avais laissée. Je n'ai ressentie les effets du séjour que dans le temps. C'était comme un effet dilué, retardé. En fait, cela m'a donné un dynamisme, un ressort sur le long terme. Aujourd'hui encore, j'ai l'impression de profiter de cet allant extraordinaire. »

Définition de PIE – « Pour moi, PIE encourage une action exemplaire de découverte qui incite chacun à ne pas rester centré sur soi, qui pousse à l'ouverture et à l'écoute. »

LEUR RENCONTRE

Christelle : « Quand je me suis inscrite au programme, j'en ai parlé à mon groupe de catéchisme. Ils m'ont dit : « Tiens c'est drôle, on connaît quelqu'un qui vient de revenir. » J'ai contacté ce quelqu'un. C'était Alan. On s'est rencontrés dans un café à Reims. Puis j'ai fait mon année. On s'est écrit. À mon retour, on s'est revus. Et puis voilà ! »

Alan : « On avait envie de prolonger l'expérience, de parler anglais. Quelque part on se sentait un peu comme deux expatriés. »

Christelle : « C'est peut-être plus l'année qui nous a rapprochés que cette rencontre qui a précédé mon départ. Par la suite nous avons continué notre route chacun de notre côté, pour les études, avant de nous marier en 1999. Augustin, notre fils, est né le 4 juillet 2001 ! Un signe, n'est-ce pas ? » ♦

AU BOUT DU MONDE EN 90 JOURS

un nouveau programme Calvin-Thomas

Un trimestre scolaire aux USA, au Canada, en Afrique du Sud, en Australie...

Contactez le 04 42 91 31 01 pour une demande de brochure

Une année scolaire à l'étranger en images

PIE
movies

UNE JOURNÉE ANIMÉE

4 films courts consultables sur le net... et d'autres films à suivre... www.piefrance.com

Ce journal de bord, tenu par Maxime du 17 au 24 septembre 2005, nous permet d'entrer de plain-pied dans une « high school » américaine. À West Hartford, Connecticut, où il étudie depuis plus de six semaines, Maxime découvre une autre façon de vivre à l'école ; il réalise aussi que les idées qu'il se faisait du système n'étaient pas toujours en adéquation avec la réalité à laquelle il allait devoir se confronter. Maxime ou « l'école comme leçon de vie ».

7 jours à l'école américaine



En route vers l'école : Max et son « school bus »

Lundi 26 septembre 2005

6 h 30 - Après une nuit remplie de rêves et de cauchemars - les esprits sont toujours tourmentés en terre étrangère - il me faut me réveiller : c'est le premier objectif de la journée. Et, croyez-moi, se lever à 6 h 30 (voire à 6 h !) n'est pas de « tout repos » ! Je me lave, je m'habille, je mange. Vêtu de mes plus beaux habits, je prends un chemin que désormais je connais bien : celui de l'école américaine. Musique aux oreilles, j'observe mon quartier qui s'éveille. Les fameux bus jaunes me lancent leurs cris de guerre : « N'arrive pas en retard, Max ! » Je traverse les terrains de sports ; heureusement, je ne suis pas le seul ; les jeunes des environs suivent les mêmes traces.

7 h 30 - Le Gouvernement américain et ses lois m'attendent. C'est le premier cours. Nous regardons une vidéo, ce n'est pas la première. Parfois des personnalités locales interviennent. C'est assez intéressant. Nous pouvons exprimer notre opinion. Aujourd'hui, il était question de ventes d'armes. J'étais le seul à m'y opposer !

8 h 17 - Direction la salle de sport. Les vestiaires sont, bien sûr, comme dans les films ! J'adore mon prof de badminton, car il est un peu rond. C'est tellement paradoxal...

9 h 08 - Je slalome entre les élèves pour assister à mon cours d'Algèbre. Tout le monde est aux « lockers », les couloirs sont bondés. Le début du cours est consacré à l'écoute des « announcements », toujours précédés du « Pledge Allegiance » au drapeau étoilé. Il en est ainsi chaque jour. Mais attention, nous ne sommes absolument pas obligés de faire l'« Allegiance ». D'ailleurs, il n'y a vraiment que le professeur qui se préoccupe de ce rituel.

10 h 07 - Mes oreilles bourdonnent encore de divisions et de multiplications... Mais, pour l'instant, je profite de ma « period » tranquille ! « Lunch Time » : vous ne rêvez pas, je déjeune entre 10h et 11h ! Je suis chanceux, car ma « girlfriend » et mon autre amie mangent au même moment. Les petits sacs marrons en kraft, les cookies, les sandwiches, les sodas (mais aussi les salades et les pâtes) sont bien là !

10 h 57 - En avant la Peinture. C'est très conventionnel ici, et mon prof a une vision très restrictive de l'Art. J'ai toujours l'impression qu'il tient mon pinceau. Il n'y a presque pas de liberté. Pour moi, ils font de l'Art à l'envers. Mais mon « teacher » est vraiment super sympa, et il m'aime bien, même si je suis le vilain petit canard de la classe : trop original, peignant un peu ce que je veux...

11 h 47 - Me voilà dans la « Black Box », comme ils la nomment ! Une pièce aux murs noirs pour faire du... théâtre. Yes ! C'est l'endroit où je m'éclate le plus, j'adore tout le monde et tout le monde m'adore. Cela ressemble pas mal à mes cours en France, et le prof est vraiment génial, ultra dynamique.

12 h 38 - ¡ Hablo español ! La moyenne d'âge a beau être de 14 ans dans ce cours, j'ai fait d'énormes progrès. Les cours sont beaucoup plus axés sur l'oral. Je m'y plais bien.

13 h 28 - Cours d'anglais pour étrangers ! J'ai pris ça car cela me semblait plus adéquate. Nous ne sommes que 8 et il n'y a pas un seul Américain : un Coréen, un Vietnamien, une Polonaise, trois Péruviens, une Indienne et un... Français. Quel beau mélange ! C'est vraiment sympa. Nous sommes en train de lire un livre et je sens que c'est de plus en plus

facile. Mon anglais progresse.

14 h 15 - La sonnerie retentit. C'est la dernière fois aujourd'hui. Je file attendre mes amies à leurs « lockers ». Nous allons prendre le goûter chez moi. J'ai quelques « homeworks » à faire.

Mardi 27

Je me rends compte que le temps passe vite, même à l'école. Chaque jour nous avons le même emploi du temps, on perd un peu nos repères temporels. Le week-end, on décroche vraiment. C'est à mes yeux une qualité de ce système. Mais il a aussi ses défauts : se lever tôt, les cours condensés, pas de coupures, un côté un peu répétitif. Les camarades de classe changent à chaque cours, alors la vie sociale de la classe en pâtit un peu (je trouve que l'intégration et la cohésion sont un peu plus difficiles). Mais tout ceci est compensé par toutes les activités extrascolaires proposées au sein même de la « high school » : le sport et les clubs. N'étant pas sportif, je ne peux pas trop vous parler du football, du basket & cie. Mais j'adore, quand je rentre du lycée par les terrains, voir les « cheerleaders » chanter et danser, les footballers s'entraîner, les coureurs s'échauffer...

Au niveau des clubs, c'est tout bonnement génial. Il y en a des kilos et des tonnes et pour tous les goûts : improvisation, jupon, sexualités, langues étrangères, politique... Je vais régulièrement (tous les vendredis) à celui de théâtre. C'est vraiment sympa de se retrouver avec des gens qui partagent la même passion. En France, ça manque.

Mercredi 28

Aujourd'hui, c'était dur : j'étais très fatigué et un peu de mauvaise humeur. Ça arrive ! J'ai tellement de choses à faire : préparer mon changement de famille, comprendre, parler anglais, penser à faire ci ou ça et surtout, réviser mon test d'espagnol et faire mes

devoirs ! Je ne veux pas casser vos rêves, chers futurs « exchange students », mais je crois qu'on a peut-être tendance à trop idéaliser l'école américaine avant le départ. Gare à vous !

On dit qu'une bonne partie des lycées ont un niveau faible et que vous risquez de vous y rouler les pouces. Mais il existe aussi des lycées réputés, comme le mien, ou celui de mon ami Benjamin, actuellement à Baltimore. Pour nous, la difficulté est réelle. Les « homeworks » doivent absolument être faits et il sont vérifiés quotidiennement. Les quizz et les tests ne sont pas si faciles que certains en France le prétendent. En tout cas, à West Hartford, c'est comme ça. L'avantage par rapport aux lycées français, c'est la relation avec les professeurs : ils sont bien plus amicaux, gentils ; ils n'hésitent pas à nous filer leurs adresses e-mails ou à nous proposer de rester travailler avec eux après les cours. L'ambiance de la classe est bien plus calme. Au niveau de la participation, c'est bien plus dynamique qu'en France. Il faut dire qu'ici, l'élève est valorisé, qu'il y a une vraie proximité enseignant-étudiant (faut voir les « teachers » faire des blagues !), que l'emploi du temps est plus vif (cours de 40 minutes). Je vais m'arrêter là pour aujourd'hui, car il faut que je mémorise ma scène de théâtre. Et puis, je suis naze de chez naze...

Heureusement, aujourd'hui au lycée, c'était un « short-day ». On a fini à 12 h 45 !

Jeudi 29

J'étais encore un peu fatigué, mais j'ai tenu le coup. Je suis content, car je me suis complètement habitué à l'établissement, j'arrive à ouvrir mon « locker » comme un vrai Américain, et j'ai mes habitudes (comme mon sandwich au déjeuner et mes deux cookies) ! La nourriture est plus que correcte. Je suis d'ailleurs étonné. On m'a souvent dit

qu'ici c'était gras, mais pour moi, ça reste « light » et j'ai du choix : pâtes, salades à composer, glaces, lait, soupe ! Ça m'arrange, parce qu'en dehors des cours, j'ai tendance à manger un peu n'importe comment. Le principal nous a encore fait un show au micro pendant que nous mangions : ça m'a fait trop marrer ! Question architecture : c'est relativement fermé, avec beaucoup de couloirs. Ils ont un sacré auditorium, et la partie « terrains de sport » est gigantesque. Les salles de cours sont exactement comme dans les films (avec leurs « chaises-bureaux »).

C'est vraiment propre. Il faut dire que le règlement est très strict. Ils sont intransigeants sur ça... et sur tout le reste. Les élèves savent très bien à quoi s'en tenir. Le premier jour, mon prof principal nous a lu les règles de l'établissement. Le passage sur la détention d'armes était grandiose : « Vous n'avez pas le droit d'avoir des mitraillettes, des uzis, des grenades, des mines, des nunchakus... » j'en passe et des meilleures. La classe n'était pas dupe : on a tous trouvé ça ridicule !

Vendredi 30

Dernier jour de la semaine au lycée, ça fait du bien quand même. J'ai découvert ce matin - parce que j'étais en avance - qu'on pouvait prendre le petit-déjeuner à la cafétéria ! D'ailleurs, certains étaient encore en pyjama. Ici, personne n'a « LA HONTE », tu es bien moins jugé qu'en France. Question style vestimentaire, je dirai que la plupart s'habillent en « jean-tong-pull » ample. Mais il y a aussi les punks avec leurs crêtes, une poignée de gothiques, et une armée de Noir-américains avec leurs attirails de chaînes en or, de maillots de basket arrivant aux genoux et de casquettes de travers !

Au théâtre, j'ai enfin joué ma petite scénette avec une amie. Je suis très fier de moi, car ce n'était pas une mince affaire de faire ça en anglais. Je suis resté l'après-midi au lycée, au club d'impro. J'ai remarqué que je comprenais bien mieux qu'au début. Mon anglais progresse encore... Ça fait plaisir !

Samedi 1^{er} octobre

Le week-end se déroule bien. Le samedi, c'est vraiment le jour où l'on ne pense pas au travail. Certains vont faire du sport. Bizarrement dans mon lycée, le sport n'est pas du tout populaire ! Tout le monde me dit que c'est exceptionnel et propre à cette « high school ». D'autres participent à des actions pour financer leurs clubs. Mes amis et moi, nous avons maintenant l'habitude d'aller manger dans un japonais et de faire quelques boutiques. Le soir, c'est généralement « soirée entre amis » chez l'un ou chez l'autre, au restaurant ou au cinéma... Il y a également de petites fêtes !

Dimanche 2

La semaine s'achève. Je finis mes devoirs dans la soirée. Je suis en pleine forme, demain c'est reparti ! J'ajouterais pour finir que tout, ici - je veux dire au lycée - est plus calme qu'en France. Il y a bien moins de stress. Les gens sont agréables ; on peut toujours être aidé ou aider. C'est vrai pour n'importe quoi.

Il reste sûrement beaucoup de choses à dire. Mais je laisse aux futurs participants le plaisir de les découvrir par eux-mêmes, en venant voir sur place, l'an prochain. ♦

LE LYCÉE ET LA « HIGH SCHOOL » EN 3 QUESTIONS

Trois Quatorze — À lire ton témoignage, il apparaît clairement que tu as été surpris par l'école américaine, du moins par ton école américaine. Comment expliques-tu ce décalage entre l'image que tu avais de cette école et la réalité à laquelle tu as été confronté ?

Je me basais sur les témoignages et sur l'image qui transparait à travers les feuilletons. Au niveau du contact avec les autres, pour moi c'était joué d'avance, tout allait être facile. Mais les premiers jours - surtout avant que les clubs et les activités extra-scolaires ne commencent - je me suis retrouvé à manger tout seul. En fait, j'ai compris qu'il ne fallait pas idéaliser, et que, quel que soit le système, on se devait d'aller vers les autres, de « se bouger. »

Trois Quatorze — À ton avis, en termes d'objectifs, qu'est-ce qui distingue la

« high school » du lycée français ?

Je crois que l'école française est plus directement axée sur le savoir. Ici, aux USA, c'est la vie scolaire, l'apprentissage du savoir qui est mis en avant (et pourtant, je suis dans une école réputée, une école où le niveau est bon). Ici, l'élève doit avoir conscience du « pourquoi » il est à l'école. Le fait que l'école américaine organise les activités extrascolaires (clubs et activités en tous genres) est significatif : l'éducation est un tout, elle inclut l'apprentissage du savoir proprement dit et l'apprentissage de la vie sociale.

Trois Quatorze — Si tu devais mettre en place un système éducatif, en termes de pourcentages, quelle place ferais-tu à l'école française et à l'école américaine, et quelle place accorderais-tu à des initiatives personnelles ?

Ma part d'innovation person-

nelle serait assez minime.

Je crois que les deux systèmes sont très complémentaires et qu'en mixant les deux (à hauteur de 30% d'école française et de 70% de « high school ») on pourrait arriver à quelque chose de bien. De la France, je garderais le système de la classe avec les mêmes élèves qui suivent un tronc commun. Cette entité donne plus de cohésion. Pour le reste, je m'inspirerais plutôt du système américaine. La « high school » est beaucoup moins stressante que le lycée, et, de ce fait, les élèves s'investissent beaucoup plus dans le système. Par ailleurs, et c'est surprenant, la « high school » est beaucoup moins compétitive que le lycée. C'est une bonne chose, tout le monde avance dans la même direction.



L'école norvégienne

Trois Quatorze poursuit son tour du monde des écoles ● Le journal enquête auprès des participants au programme d'une année scolaire à l'étranger sur les structures, les horaires et les objectifs des différents systèmes éducatifs ● Après avoir présenté les écoles de Russie, d'Afrique du Sud, d'Allemagne et des États-Unis (N°29), de Suède et de Chine (N°30), du Canada (N°31), du Japon (N°33), de Mongolie (N°38) et du Mexique (N°40), *Trois Quatorze* lève le voile sur l'école norvégienne ● Présentation de données objectives, photo et commentaires d'Elsa, correspondante à Husoysand ● Dans le prochain numéro, cap sur le Portugal.



OBJECTIF & MÉTHODE

■ La politique éducative norvégienne est fondée sur le principe de l'éducation pour tous. Outre la transmission des connaissances et du patrimoine culturel, le rôle de l'école, tel que défini par la constitution, consiste à promouvoir l'ascension sociale et à donner à chacun les moyens qui lui permettront d'apporter sa pierre à la prospérité de tous. Intérêt particulier et intérêt général doivent toujours être poursuivis de front.

Ce qui m'a frappée, c'est la grande diversité de méthodes entre les enseignants. Suivant les cours et les matières, la pédagogie est très différente.

■ Dans cet esprit, la réforme de 94 et le nouveau « curriculum », adopté en 97, insistent sur la nécessaire adaptation de la pédagogie aux capacités et au savoir-faire des individus. Ce principe de base est de mieux en mieux mis en application sur le terrain. On note également l'importance accordée à ceux dont les besoins éducatifs sont particuliers. Des cursus spéciaux sont mis en place pour les personnes handicapées, pour les élèves samés (Lapons), pour les immigrés...

Dans mon lycée, il y a une section ouverte pour accueillir certains jeunes handicapés. Moi, en tant qu'« Exchange student », j'ai des cours de norvégien avec un professeur spécialisé. Je suis avec des jeunes étrangers du monde entier. Par ailleurs, le proviseur m'a nommée « Assistante de français ». Tous les professeurs me demandent. C'est très sympa.

STRUCTURE DES ÉTUDES

■ L'école est obligatoire à partir de 6 ans (école primaire de 6 à 12 ans - *Barneskole*; collège de 13 à 15 ans - *Ungdomskole*; lycée de 16 à 18 ans - *Videragaendeskole* ou *yrkesskole* / formation professionnelle). À la fin de la « Ungdomskole », les élèves choisissent s'ils se dirigent vers l'enseignement professionnel (pour apprendre directement un métier) - environ 35% des élèves -, ou l'enseignement général (environ 65%). Cependant, à 18 ans, des passerelles existent entre l'ensei-

gnement professionnel et l'enseignement supérieur.

Les élèves qui ne vont pas à la « videragaendeskole » ne sont pas sous-estimés comme c'est le cas en France. Je crois que les jeunes qui vont vers l'enseignement professionnel sont ceux qui ont envie d'apprendre vite un métier (il faut dire qu'ici, on travaille plus tôt qu'en France et que l'on est indépendant beaucoup plus jeune).

■ La Norvège étant un pays à l'habitat souvent clairsemé, de nombreuses écoles (près de la moitié dans le pays) ont des effectifs très réduits, avec des classes à plusieurs niveaux.

Dans mon école, il n'y a pas plus de 30 élèves par cours, et souvent beaucoup moins.

■ En Norvège, il n'y a pas d'examen final à la fin du secondaire (pas de baccalauréat ni d'équivalent). À la fin de chaque année, les élèves passent une sorte d'examen, mais dans une seule matière (qui change suivant les années) et son résultat n'est pas déterminant quant à la suite de la scolarité.

Lorsque j'ai parlé de redoublement, les jeunes m'ont regardée d'un air bizarre, ils ne savaient pas ce que cela voulait dire. C'est une notion qui les dépasse. Cela est dû au fait qu'il n'y a pas de classe à proprement parler. Vous pouvez très bien suivre certains cours de dernière année et d'autres de première année (tout dépend de votre niveau). De ce fait, il n'y a pas de hiérarchie entre les élèves, et de façon générale, contrairement à ce qui se passe en France, on vit sans cette idée de « bons » et de « mauvais » élèves. Au sein de l'école, il n'y a pas de compétition.

RYTHME SCOLAIRE

En Norvège, une année scolaire comprend 190 jours, répartis de la mi-août à la mi-juin, avec des vacances toutes les 8-10 semaines environ. La semaine s'étale sur 5 jours, du lundi au vendredi, avec une moyenne de 25 à 30 heures de cours en dernière année de « Videragaendeskole ». Les cours débutent à 8 h et s'achèvent à 15 h. Chaque « okt » (cours) dure 90 minutes. On déjeune entre 11 h et 11 h 45. *Il n'y a pas de cantine en Norvège.*

Que ce soit à la maternelle ou au bureau (!), chacun apporte son « matpakke » (des tranches de pain avec de la charcuterie, du fromage, des concombres, des poivrons). Tous les matins, on prépare son « matpakke » et on le mange sur son lieu de travail. Cela fait partie de la culture norvégienne. Je pense que cela ne changera jamais. Quand on rentre chez soi, entre 15 et 18 heures, on mange à nouveau.

MATIÈRES

■ *Matières obligatoires* : chaque jeune doit être initié à un savoir, une culture et des valeurs communes. Les programmes définissent un ensemble de connaissances de base que tous les élèves doivent assimiler. On cherche, dans la mesure du possible, à adapter ces connaissances aux spécificités locales et individuelles.

■ *Les matières enseignées dans le cadre de la scolarité obligatoire sont* : Norvégien, Religion et Éthique, Mathématiques, Sciences sociales, Art et Artisanat, Anglais, Sciences de la Nature et de l'Environnement, Musique, Histoire et Cultures locales, Education physique et sportive. Au cours de sa scolarité, l'élève abordera toutes ces matières.

■ Les options consistent, soit dans l'apprentissage d'une autre matière (théâtre, danse, photo...), soit dans la spécialisation, l'approfondissement d'un domaine. Mais les élèves ne sont pas cantonnés dans une filière (scientifique, littéraire, etc...), comme c'est le cas en France à partir de la première.

Moi, j'ai pris « Politique », « Allemand » (parce que j'en ai fait pas mal) et « Photo » (parce que c'est ma passion et que ce cours n'est pas proposé en France).

■ Il n'y a pas de classe stricto sensu. Les élèves se retrouvent par cours en fonction de leur emploi du temps.

Les cours sont organisés par niveaux. On peut très bien se retrouver avec des élèves plus jeunes et plus âgés suivant son niveau.

■ L'anglais est une matière obligatoire à partir de la première année de la *Barneskole* (6 ans).

L'anglais est une matière essentielle. Les Norvégiens considèrent qu'ils doivent absolument maîtriser

cette langue. Si je devais noter le niveau des lycéens sur 10, je dirais que les Français ont 4 (voire moins) et les Norvégiens 8/9. Dans mon école, il y a un laboratoire de langue : c'est une salle de classe, avec un ordinateur pour le professeur ; chaque élève dispose d'un casque, d'un enregistreur, d'un lecteur. Chacun peut lire des textes, s'enregistrer, s'écouter et le prof intervient et corrige. Les élèves n'ont pas peur de s'exprimer en anglais.

SPORT

■ Le sport est une matière à part entière. Chaque élève fait au moins un « okt » de sport par semaine, et s'il le désire, un autre « okt » de jeux de balle.

Toutes les matières sont considérées au même niveau, que ce soient les matières obligatoires, les options ou le sport : c'est une bonne chose. En dehors de l'école, les Norvégiens pratiquent le sport intensément. Ils ont beaucoup de temps pour cela. Les cours de sport ne sont pas basés sur la compétition ou sur les résultats mais plutôt sur l'aspect ludique. Ici, les douches sont collectives. Voilà qui pourrait choquer les Français.

RELATIONS & ATTITUDE

■ *Les professeurs sont beaucoup moins stricts qu'en France. Ils sont bien plus près des élèves (qui les appellent d'ailleurs par leurs prénoms). Tout le monde est plus détendu. L'école est un lieu de vie agréable où les élèves sont heureux de se rendre. L'inconvénient c'est que les élèves manquent parfois un peu de respect envers les professeurs (bavardages, chuchotements, professeurs qui ont du mal à se faire entendre) et que l'enseignement en pâtit.*

PUBLIC & PRIVÉ

■ 96% des lycéens norvégiens suivent leur scolarité dans des établissements publics.

■ Les écoles privées sont, en Norvège, des écoles qui offrent des enseignements complémentaires du public (pédagogies alternatives, enseignement que le public n'est pas en mesure de dispenser, notamment l'enseignement professionnel).

NIVEAU

■ Sans doute inquiet du niveau général des connaissances, le parlement norvégien a voté pour la mise en place (à partir de 2006) d'un nouveau curriculum, afin d'insister sur un meilleur enseignement des acquis et des connaissances de base, tout en continuant de promouvoir la multiplicité des méthodes d'apprentissage et d'organisation du travail.

Contrairement à ce qui se passe en France, l'élève ici ne doit assimiler que les aspects essentiels d'une leçon. Il ne doit pas entrer dans le détail du cours. Une place importante est faite au travail de groupe. À proprement parler, il y a peu de travail individuel. Au niveau pédagogique, sur bien des points techniques, l'enseignement me paraît performant, mais au niveau du résultat, si je fais exception de l'anglais, je trouve le niveau assez moyen. Je crois que l'élève norvégien ne régit pas assez, qu'il n'est pas assez préparé à travailler dur. Je me demande comment il fait pour les études supérieures.

UNE RÉELLE INNOVATION

Elsa : « Il y a une chose que l'on devrait absolument introduire en France, c'est le site « Itslearning.com ». C'est un site scandinave fait pour les élèves et les professeurs. Tous les membres du lycée ont leur « login » et leur mot de passe. Il s'agit d'une sorte d'agenda. Il y a une page pour chaque matière. Chaque jour, les profs y notent les devoirs pour le lendemain, le programme des exercices et des contrôles, etc. Les élèves peuvent envoyer directement leurs devoirs via le site. Il y a surtout un forum qui permet aux élèves de poser des questions aux professeurs et à ceux-ci d'y répondre. C'est très convivial et très fonctionnel. Les élèves n'ont pas besoin d'avoir internet chez eux, ils peuvent le consulter à la bibliothèque. »

Martine Paillard et Philippe Pegna, respectivement directrice d'école élémentaire en ZEP et principal de Collège, sont par ailleurs père et mère de Maud, participante PIE au programme d'une année scolaire à l'étranger (en 2004/2005). Ils ont accepté de faire profiter "Trois Quatorze" de leur double qualité – de professionnels et de parents – en réfléchissant avec nous à la complémentarité des enseignements français et nord-américain.



Étudiants étrangers dans l'école d'Elsa, en Norvège

Vers une école idéale ?

“ Dans la plupart des systèmes scolaires dans le monde, il n'y a pas de surveillants. Or il y en a en France. Et s'il y en a en France, c'est avant tout parce que les enfants sont sous pression ! ”

Trois Quatorze — Les personnes qui ne connaissent pas le programme d'une année scolaire à l'étranger parlent souvent d'une année « perdue » ; jugez-vous que Maud a perdu un an ?

P. Pegna — Non, certainement pas, bien au contraire. Maud n'était pas de tout autonome, et elle a appris à se prendre en charge. Du point de vue purement scolaire, et purement comptable, elle a, certes, une année de retard, mais cela ne lui nuit pas du tout. Cette année lui a permis de se singulariser par rapport à ses camarades. Elle a aujourd'hui une bien meilleure image d'elle-même, elle sait transmettre cette image, se valoriser. Elle a appris à gérer sa scolarité, ses matières. En un mot, elle sait où elle va. Et je n'ai pas parlé de l'apport linguistique (elle est aujourd'hui en classe européenne et a de bons résultats) !

M. Paillard — Question autonomie, relations humaines, elle a découvert des choses que d'autres ne découvrirent que plus tard une fois dans le monde du travail (confiance dans les autres, travail en équipe, etc.).

Trois Quatorze — En tant que Principal, pensez-vous que l'on puisse définitivement tordre le cou à cette idée d'année perdue, de scolarité perturbée ?

P. Pegna — Oui définitivement. Mais, j'avoue pour ma part que lorsque ma fille m'a parlé pour la première fois de son idée de partir (via un SMS), j'ai pris peur. Sur le coup, je n'étais pas fier. Il m'a fallu analyser la chose. **M. Paillard** — Question perturbation, il faut peut-être séparer le court terme (dynamique d'études, reprise des cours difficile, handicap dans certaines filières, manque de réponse aux attentes du système...) du long terme. Remis en perspective, ce séjour ne peut être que bénéfique, même d'un point de vue purement scolaire.

P. Pegna — Pour un candidat aux concours des grandes écoles ou à un entretien d'embauche, c'est une année comme celle-là qui peut faire la différence, grâce à la connaissance de la langue et à l'acquis personnel (investissement, maturité, capacité à catégoriser les problèmes...).

Trois Quatorze — Un de nos anciens participants nous disait qu'un de ses professeurs avait prétendu avant son départ, qu'en s'absentant une année, il allait perdre ses acquis.

P. Pegna — C'est une ineptie. Tout simplement une ineptie. Jusqu'à preuve du contraire, les connaissances s'additionnent.

Trois Quatorze — À quel âge ce séjour vous paraît-il le plus favorable ?

M. Paillard — Il n'y a pas d'âge idéal sinon celui auquel le jeune veut partir. **P. Pegna** — 15-16 ans me paraît très bien, plus profitable sans aucun doute que 18 ans. L'investissement n'est pas le même quand on part après la terminale et le bac. Je dis cela aujourd'hui, mais quand notre fille nous a annoncé qu'elle voulait partir,

j'ai d'abord pensé : « Passe ton bac d'abord. » C'est naturel, il y a cette idée de finir un cycle, mais c'est une erreur, car le bac n'est pas un aboutissement.

Trois Quatorze — Dans une circulaire, le ministère de l'Éducation nationale précise qu'il ne voit que des avantages à ce que se développent les échanges de longue durée en période scolaire, si l'on est assuré de leur intérêt pédagogique et culturel. Que pensez-vous de cette condition ?

P. Pegna — Je ne connais pas les autres systèmes scolaires. Mais j'aurais tendance à penser qu'à partir du moment où l'on intègre une autre école, et où l'on ne vient pas en touriste, il y a nécessairement un intérêt pédagogique et culturel.

Trois Quatorze — De par votre profession, vous connaissez bien le système français. En quoi se distingue-t-il du système scolaire qu'a découvert et qu'a intégré votre fille ?

M. Paillard — Par la prise en compte de l'élève dans sa globalité.

P. Pegna — Au Canada, notre fille a acquis ce que, dans notre métier, nous appelons des compétences transversales – savoir faire et savoir être. Comment faire pour aller chercher l'information, la restituer, comment se comporter en classe, avec les autres, face aux adultes, etc. Elle a abordé ces questions essentielles. Le système canadien est, en ce sens, différent du système français qui reste basé essentiellement sur le seul cumul des connaissances, sur le savoir à l'état pur.

M. Paillard — Maud a découvert une organisation scolaire tout à fait différente, où l'entraide, le travail en équipe, la confiance mutuelle (entre élèves d'abord et entre professeurs et élèves ensuite) sont des clés de voûte du système.

Trois Quatorze — Depuis 20 ans, les participants (français et étrangers) nous abreuvent d'informations sur les différents systèmes scolaires. À la lumière de leurs commentaires, on peut, nous semble-t-il, dégager les forces et les faiblesses du système français. S'accorder par exemple à reconnaître que le niveau de connaissance des élèves français est globalement plus élevé que dans beaucoup d'endroits dans le monde. On se situe là dans la grande tradition française d'une école héritée du XIX^e (méthode d'apprentissage axée sur le cours magistral et sur son seul contenu, intérêt porté au travail écrit, à l'analyse, à la dissertation...).

P. Pegna — Oui et parfois même à l'excès ! Mais on en revient à ce que l'on disait. Question acquis, le pari est plutôt réussi, d'autant que l'on est parvenu à maintenir un certain niveau tout en assurant une massification de l'instruction. Il y a trente ans, 20% d'une classe de CM2 passait en 6^e, aujourd'hui la majorité des enfants vont jusqu'au niveau bac. Autres points forts du système fran-

çais : les diplômes nationaux (qui donnent autant de chances à tous les diplômés sur le marché du travail – c'est l'avantage d'un système centralisé), le bac pro, le niveau de recrutement des enseignants.

Trois Quatorze — C'est vrai que l'on pourrait reprocher au système nord-américain de trop s'intéresser à la méthode, de se centrer sur la pédagogie et de délaisser par là même le contenu. On trouve des enseignants en « high school » qui n'ont pas beaucoup de connaissances dans les matières qu'ils enseignent.

P. Pegna — Avec le danger de mélanger parfois pédagogie et démagogie ! **M. Paillard** — Je crois qu'il ne faut pas raisonner comme ça. L'approche là-bas est totalement différente. Ce qui est merveilleux dans ce système, c'est de veiller au fait que l'élève apprenne à travailler et finisse par aimer ça. On peut expliquer ainsi que toutes les matières aient la même importance (sport ou autres), que l'école soit ressentie comme un lieu de vie, presque une communauté.

Trois Quatorze — À la lumière de tous les témoignages publiés dans Trois Quatorze, ce qui se dégage en priorité c'est l'aspect non-anxiogène de l'école nord-américaine. « Ici, j'aime mon école », nous disent les participants.

M. Paillard — Il est clair qu'il y a une vraie recherche là-bas pour que l'élève ait confiance en son école, donc confiance dans ce qui lui est enseigné. Maud aimait aller à l'école au Canada, c'est une évidence. Cette école est beaucoup moins compétitive par exemple que l'école française (cela peut paraître paradoxal dans ce

pays, mais c'est une réalité). Cette donnée est fondamentale par rapport à l'absence de stress.

P. Pegna — Dans la plupart des systèmes scolaires dans le monde, il n'y a pas de surveillant. Or il y en a en France. Et s'il y en a en France, c'est avant tout parce que les enfants sont sous pression.

Trois Quatorze — Ce mal-être scolaire n'est-il pas dû à un déficit de valorisation de l'élève ? L'école française n'a-t-elle pas tendance à pointer là où ça fait mal, plutôt qu'à travailler autour des compétences de l'élève ?

P. Pegna — Sans doute oui. L'école française a le défaut par exemple de sélectionner par la négative. Malgré la qualité de l'enseignement professionnel, ce dernier est encore vécu comme une voie de garage. Ce n'est qu'un exemple.

M. Paillard — De même, il y a les classes de « bons » et des classes de « mauvais » élèves (et même si on est dans le bon groupe, on vous fait comprendre qu'il y a un groupe « meilleur »). Il y a également en France une évidente hiérarchisation des matières : si vous étudiez l'espagnol, il est sous-entendu que vous êtes moins brillant que si vous étudiez l'allemand. Tout cela est très préjudiciable.

Trois Quatorze — Le baccalauréat nous paraît être le symbole de cette école obnubilée par la compétition, et de ces élèves soucieux avant tout du résultat. Dès son entrée en 6^e, un élève a le bac en tête. Jetons un pavé dans la mare : peut-on envisager de supprimer le bac ?

M. Paillard — La question ne se pose pas en ces termes. Le bac correspond

Martine PAILLARD Directrice d'école élémentaire en Z.E.P.

Philippe PEGNA Principal de collège en région parisienne

Ci-dessus : les étudiants étrangers dans l'école d'Elsa, en Norvège

Des cours de langue aux USA, en Irlande et en Angleterre

ISILANGUE

DES COURS EN ÉCOLES DE LANGUE AUX USA ET EN ANGLETERRE

CLASSES DE LANGUE EN STUTTGART EN ALLEMAGNE

www.isilangue.fr

au système tel qu'il est. Supprimer le bac, pourquoi pas, mais cela veut dire refonte totale de l'école.

P. Pegna — Attention, le système a bon dos ! Il faut bien voir que l'attente des parents est forte, et celle des élèves aussi. On l'a vu l'année dernière. En l'état actuel des choses, on ne touchera pas au bac, car c'est la pierre angulaire de l'école nationale. C'est notre histoire, donc notre culture, même si cet examen ne remplit plus tout à fait son rôle. Quand je songe à l'arrivée du bac professionnel et à la révolution copernicienne qu'elle a entraînée, je me dis qu'il y a du chemin à faire avant même de réformer le bac.

Trois Quatorze — Autre pavé dans la mare : les notes sont-elles utiles ? En Suède, on ne note pas les élèves avant 16 ans !

P. Pegna — Bien sûr qu'il y aurait à réfléchir à cela. Il y aurait beaucoup de moyens de révolutionner la façon d'estimer le travail et les connaissances.

M. Paillard — Dans les textes, le système de notation n'existe pas. Mais, là encore, la pression des parents est forte.

P. Pegna — Car les parents demandent des notes et des sanctions ! Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de rendez-vous que j'ai avec des parents qui me demandent de sermonner leur enfant parce qu'il a de mauvais résultats.

M. Paillard — Notre fille Maud, qui a une « petite » dent contre le système, nous dit toujours que l'école française est à la recherche de l'élève parfait, et que la perfection se détermine par la note.

Trois Quatorze — Et la perfection, on en conviendra, n'est pas toujours au rendez-vous. Le « bombardement » de connaissances, dont nous parlions, n'offre pas beaucoup de garanties. Montaigne l'a dit, il y a longtemps, « mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine ». Est-ce que l'école française ne met pas la charrue avant les bœufs ?

M. Paillard — Il y a des questions à se poser à ce niveau-là. D'autant que l'on part du principe que, par je ne sais quel effet magique, en ayant accumulé des connaissances, l'élève va trouver l'harmonie.

Trois Quatorze — Ne peut-on pas imaginer une école idéale : une école très exigeante quant au fond (une école qui privilégierait Ronsard à Renaud – contrairement d'ailleurs à ce qu'a tendance à faire l'école française aujourd'hui) et qui dans le même temps veillerait à la forme – qui s'intéresserait de plus près au message reçu (au moins autant qu'au message émis) et qui veillerait au développement harmonieux de la personnalité de l'élève ?

P. Pegna — Aimer travailler et travailler bien : on devrait pouvoir y arriver. Mais, ceci dit, il n'y a pas d'école idéale. Chacune doit faire avec sa culture et avec son histoire. N'oublions pas, par ailleurs, que toutes les écoles sont confrontées au problème du nombre d'élèves, au problème de la démocratisation massive de l'enseignement.

Trois Quatorze — Et dans le même temps c'est vrai, à la formation d'une élite. Pour en revenir à la formation idéale, ne serait-elle pas alors le fruit de la complémentarité des systèmes ?

M. Paillard — C'est pour cela que nous ne voyons que du positif dans l'expérience qu'a vécue Maud. ♦

OPINION, PAR XAVIER BACHELOT

Un ouragan de rancœurs

« Le terroriste Katrina est un soldat envoyé par Dieu pour combattre à nos côtés. » « Le soldat se joint à nous pour démolir l'Amérique. »¹ Ces propos, tenus par le directeur du centre de recherche du Ministère des affaires religieuses du Koweït et par un internaute, étaient rapportés par le journal *Le Monde* dans son édition du 4 septembre. Le même jour, j'entendais à propos du même événement : « C'est bien fait pour eux (les Américains), ils n'ont que ce qu'ils méritent. » Si je me permets de rapprocher ces propos, c'est qu'ils ont tous trois à voir avec une forme aiguë de fondamentalisme – qu'il soit purement religieux ou, plus largement, idéologique. En effet, l'idée qui sous-tend ce : « Ils n'ont que ce qu'ils méritent ! » n'est autre que de définir l'Amérique comme une entité, quasi métaphysique, de rejeter sur elle l'ensemble des maux – de nos maux, pour la reconnaître au final comme l'incarnation du mal en général. Il n'y a plus alors – quoi de plus normal – qu'à souhaiter sa chute, voire son anéantissement.

Les réactions qui ont suivi le passage de Katrina ont de quoi surprendre. Si le Tsunami a inspiré à la France entière de la compassion, le cyclone a révélé, ou réveillé, dans la presse tout particulièrement, des sentiments quasi opposés. Dans le *Paris Match* du 8 septembre, on pouvait lire : « Le vacarme est assourdissant, la caméra montre des visages effrayés, les femmes serrant leurs enfants dans les bras. Des soldats jaillissent de l'hélicoptère, fusils d'assaut à la main. Ils prennent position. Comme en Irak. Une scène d'une inhumanité totale... L'Amérique reproduit par réflexe, sur son propre sol, ce qu'elle entend faire partout dans le monde, sécuriser de force sans respect pour les peuples. »² À partir d'une simple dépêche A.F.P. (rédigée d'après un témoin évo-

“Katrina” et les médias français

quant un viol), *France Info* a ressassé toute une journée que « la Nouvelle-Orléans était en proie aux violeurs. » Partout on a parlé « d'anarchie », de pays qui « prenait l'eau », de « situation apocalyptique ».

Dans les médias, c'est une évidence, la part faite aux difficultés rencontrées et à la souffrance qu'elles ont pu engendrer, a, pendant un mois, été globalement minimisée, pendant que la part belle a été faite à l'incurie de la société et aux souffrances qu'elles n'ont pas manqué de générer. Subtile nuance qui en dit long sur l'idéologie qui sous-tend une telle démarche. La cause première du désastre – la puissance de l'ouragan – a en effet souvent été totalement occultée pour laisser la place à d'autres explications. Dans *Libération* par exemple, le 1^{er} septembre, le journaliste Fabrice Rousselot, qui évoque les raisons de la catastrophe, cite : la mauvaise évaluation du désastre, les digues pas assez solides, la présence des troupes en Irak, le temps de réaction de l'administration. Il ne fait nullement mention de l'ouragan en lui-même.

On est en droit alors de s'interroger sur cette incapacité à considérer, ou même à identifier, les situations pour ce qu'elles sont, et non pas à la lumière de nos idéologies, ces bêtes souvent immondes et rarement repues, qui ôtent justement toute clarté et empêchent toute analyse. L'anti-américanisme, qu'on le veuille ou non, est un de ces monstres. Il empêche ici de voir l'évidence : l'Amérique a, dans le cas présent, comme huit mois plus tôt l'Asie, été d'abord victime d'un phénomène atypique qui a engendré ipso facto une situation quasi ingérable. Une bonne gestion de la crise aurait minimisé ces effets, mais n'aurait en aucune façon fait passer la puissance de l'ouragan de la force 5 à la force 2. Quand la vraie cause était évoquée, c'était souvent pour y adjoindre une nouvelle accusation. On voyait alors dans la puissance de l'ouragan une sorte de revanche des dieux : les Etats-Unis, uniques « pourvoyeurs » de CO₂, et donc principaux responsables du réchauffement climatique (d'autant qu'ils n'ont pas ratifié Kyoto), avaient été punis par Dame Nature, variante moderne du Tout-puissant, de l'être suprême, autrement dit de Dieu.

Admettre, car cela semble être le cas, que le gouvernement américain ait gravement failli dans la gestion de l'avant et de l'après Katrina (mauvaise anticipation, lenteur de la réaction, etc.), ne permet pas de justifier cette incapacité à accepter, quand il s'agit des Etats-Unis, la détresse en tant que telle. Le « quand » (« Quand il s'agit de la crise ») est ici un « parce que » déguisé, car c'est bien à l'Amérique, à travers ce qu'elle incarne et symbolise, qu'on refuse dans le cas présent le droit d'être blessée et de souffrir. Attention, c'est bien plus que la façade qui est ici attaquée ; c'est à la substance même du pays qu'on s'en prend. On en veut pour preuve ces jeux de mots faciles répétés à l'envi, tels « l'impuissance de l'hyper-puissance », ou « le géant aux pieds d'argile. » Au-delà de l'incurie d'un gouvernement à un moment donné, on voit dans cette crise l'incurie de tout un système : le libéralisme, le capitalisme, la mondialisation... Tout se mélange (l'arrogance, l'inégalité, l'injustice sociale, le conflit racial), c'est le grand magma, la grande crise d'indifférenciation. On oublie que le

terme même « d'hyper-puissance » est une invention d'un de nos anciens ministres, et nullement une invention américaine. On fait semblant de croire que seuls les Etats-Unis vivent dans une économie dite de marché, et qu'eux seuls sont susceptibles d'excès. On oublie qu'on leur ressemble. On fait mine de croire qu'à leur place, on s'en serait mieux sorti. Gilles Bredier³ a le culot, par exemple, de comparer la gestion de la « grande tempête de 99 » avec celle de Katrina : il parle de « réconfort apporté aussitôt après les faits par les agents EDF », et de « service public agissant au cœur du pacte républicain », oubliant de mentionner la différence d'échelle entre les deux phénomènes : force des vents, durée, pluies diluviennes, dimension du territoire touché !

Grisés par l'idée de voir la société du « mal » s'effondrer, certains vont jusqu'à prendre leurs désirs pour des réalités. Ainsi, Emmanuel Todd, penseur de la chute de l'Empire, s'est empressé de lire la tragédie Katrina comme le signe avant-coureur de la vérité de sa thèse. « Je l'avais bien dit », s'est-il écrit en substance à la télévision, ajoutant – pour donner une allure plus brillante à sa démonstration – que « le cyclone avait montré les limites d'une économie virtuelle identifiant le monde à un jeu vidéo. »⁴ (sic !). Au culot se mêle parfois l'ignorance. Dans un article au titre éloquent (« Panne de solidarité », *Libération* parle des Etats-Unis comme d'un pays où les « services publics, gérés par l'état, n'existent pas », ou sont réduits à leur plus simple expression. Et à partir de ce postulat très contestable, de déduire que l'Amérique est incapable de manifester la moindre solidarité en cas de crise. Cette affirmation n'est pas étayée. D'ailleurs, nos « reporters » *Trois Quatorze* qui sont nombreux, et qui, eux, vivent l'Amérique au quotidien, témoignent exactement du contraire. C'est de toute façon mal connaître l'Amérique que de douter de son sens du collectif, car s'il est une caractéristique de ce pays, c'est sa capacité à respecter le concept de « privacy » et à chercher toujours à cultiver l'esprit de groupe et de communauté.

On rejette l'Amérique « hyper » riche, « hyper » sophistiquée, « hyper » puissante : pourquoi pas ! On lui reproche de délaisser ses pauvres, sans penser qu'ouï que ce soit, passé le premier choc, le malheur frappe toujours plus les pauvres que les riches, car, au final, ce sont toujours les ressources matérielles, financières et sociales – et ce, quel que soit le pays – qui déterminent les capacités à surmonter la crise. On lui fait ce reproche, soit, mais pourquoi alors ne vient-on pas en aide à cette Amérique pauvre et victime de la fracture ! Rien n'empêchait les Français au bon cœur de s'adresser directement à des organismes humanitaires (afin de ne pas engraisser la méchante nation) et d'aider les populations les plus faibles et les plus durement frappées. Mais 0% des Français l'ont fait, quand ils étaient 36 % à le faire pour les victimes du Tsunami.

Une chose, peut-être, empêchait nos concitoyens d'agir ainsi : c'est ce ressentiment, insidieux mais toujours présent, qui fait dire à Daniel Schneidermann dans *Libération* : « C'est fou le nombre de mauvaises pensées qui nous assaillent depuis le début de Katrina. Par exemple, lorsque nous apprenons que l'Europe va livrer aux Etats-Unis une partie de ses stocks stratégiques de pétrole. On se dit : “ Mais pourquoi donc ? Laissons-les se débrouiller. ” Immédiatement on a honte de penser cela. Et immédiatement après, on se dit qu'on ne devrait pas avoir honte. On ne s'en sort pas. »⁵ Si, Monsieur Schneidermann... On peut s'en sortir, et ce en adoptant définitivement le parti d'avoir honte. Car la haine du riche, de celui qui possède plus que soi, si elle est plus justifiable ou compréhensible que la haine du pauvre, peut provoquer autant – voire même plus – de violence et de dégâts. L'histoire, notamment celle du XX^e siècle, l'a prouvé.

Katrina a charrié ses eaux sur la Louisiane et, dans un même élan, a ouvert grand les vannes du ressentiment, et c'est un flot de rancœurs qui s'est déversé alors sur l'Amérique tout entière. Pourquoi tant de haine, sinon par peur de se regarder dans la glace, d'identifier ici une haine de soi, de la société de consommation (et de ses injustices) – que l'on incarne au même titre exactement que l'Amérique – et plus largement encore une haine de sa propre impuissance à réagir face à ce qui nous surpasse.

L'Amérique a encore prouvé qu'elle était notre exutoire et qu'elle favorisait notre catharsis. Si elle n'était pas là pour nous permettre de déverser notre fiel, il faudrait l'inventer... Mais, par bonheur, elle existe.

1 *Le Monde*, 4 septembre 2005

2 *Paris-Match*, 8 septembre 2005

3 *Libération*, lundi 12 septembre 2005

4 *Le Figaro*, lundi 12 septembre 2005

5 *Libération*, vendredi 9 septembre 2005

“TROIS QUATORZE” N°43
SORTIE MAI 06



La haine du riche, de celui qui possède plus que soi, si elle est plus justifiable ou compréhensible que la haine du pauvre, peut provoquer autant – voire même plus – de violence et de dégâts.

Impressions, suite...

Moscou, octobre 2005
cinq lycéens



(RE)NAÎTRE

24 août : «Debout, c'est le grand jour.» Voilà comment l'animateur nous a réveillés. Et c'est vrai que c'était le grand jour. C'était vraiment grandiose. Je me revois dans le minibus qui nous conduisait à l'aéroport. Une émotion commune nous habitait. Je ne pense pas qu'on puisse ressentir ça une autre fois, c'était simplement unique. Tout est passé si vite, et pourtant, sur le moment je me disais que le temps n'en finissait pas de traîner. Je riais avec les autres. Parfois surgissaient quelques questions existentielles, du style : «Mais, qu'est-ce que je fous là ?» Pour ne pas trop penser à tout ça, j'ai fait comme on fait dans ces cas-là, je me suis raccrochée à un petit problème matériel : je me suis inquiétée pour ma valise. C'est pas toujours possible de comprendre à chaud ce qui nous arrive. En arrivant à l'aéroport, on s'est séparés : «Bon voyage, écris-moi.» Je n'ai pas pleuré, j'étais trop heureuse pour ça. Terminal F, enregistrement des bagages, dernier baiser à mon amoureux, dernier regard, derniers mots, derniers conseils de l'animateur, dernier tout. Et puis soudain, plus rien, je me retrouve seule dans la salle d'embarquement perdue entre mon passé et mon avenir. Ma vie d'avant s'est mise à danser sous mes yeux, je l'ai regardé,

de, je l'ai bercée pour qu'elle s'endorme, je l'ai prise au creux de ma main puis j'ai soufflé dessus pour qu'elle s'envole. Autour de moi tout le monde était triste, triste à mourir, et moi, pour la première fois de ma vie, j'étais satisfaite de ma condition. À l'arrivée, tout a tout de suite été franchement moins drôle : accueil glacial par mon père d'accueil, trajet sombre (je me souviens m'être endormie puis réveillée en sursaut ne sachant plus où j'étais). Les premiers jours ont été très durs. On m'avait prévenue.

De toute façon même si on m'avait dit à quel point ce serait rude, je serai partie quand même.

Aujourd'hui, c'est presque aussi dur, mais pour rien au monde je ne voudrais rentrer. En un mois, j'ai l'impression d'avoir déjà mûri et évolué et, surtout, je n'ai plus cette nausée de la vie, ce dégoût de tout qui m'habitait jusque-là. C'est la vie tout court qui commence. Je réalise la chance que j'ai. Parfois mon moral stagne entre 1 et 2 (N.D.L.R. : voir page 4) mais un rien alors suffit à me rendre heureuse : je me balade dans les rues de la ville, quelqu'un me parle, je lui réponds, une amie m'invite à manger une glace. Je m'aperçois que le moral est remonté à 5 ! Je me raisonne en pensant qu'il n'y a pas de paradis.

Le plus difficile dans cette expérience,

c'est de n'avoir personne pour vous écouter, vous aider, vous conseiller, vous consoler, vous prendre dans ses bras quand ça ne va pas. Mais, dans ces cas-là, il faut chercher car je suis persuadée que ce quelqu'un existe toujours quelque part. Ce 24 août, je n'ai pas l'impression de m'être envolée, j'ai plutôt l'impression d'être née. Et, croyez-moi, c'est dur de vivre au début.

Je me souviens qu'en arrivant en Allemagne j'avais très mal au dos, une douleur horrible, comme si on m'arrachait un poids, comme si quelque chose d'étrange se passait. Alors je me suis regardée dans la glace et j'ai compris que des ailes étaient en train de me pousser. C'est sans doute cela qui me faisait aussi mal... Oui, vraiment... C'est dur de vivre au début.

Charlene, Aachen
Un an en Allemagne

EN TRANSIT

J'ai essayé de nombreuses critiques. De nombreuses personnes m'ont dit que j'étais trop jeune pour partir si loin et si longtemps. Certaines personnes m'ont encouragé, d'autres m'ont dit que j'étais fou, que j'allais perdre un an. Moi, je me suis dit : «Perdre», qu'est-ce que ça veut dire ? J'ai 15 ans. Voilà deux mois que je suis aux USA. Le premier mois, croyez-moi, j'en ai appris plus que

durant les quatorze premières années de ma vie. J'ai rencontré des personnes extraordinaires qui sont devenues des amis, de vrais amis. Je me rends compte que la vie est belle, que je suis heureux, chanceux d'être ici.

Je suis un fan d'histoire indienne, de Harleys et d'aviation. Alors, partir aux USA, que demander de plus ! Pourtant c'est dur. Pour l'instant je suis dans une famille provisoire que je n'aime pas. Je n'ai pas de bonnes relations. Je n'aime pas la nourriture, je n'aime pas la maison. Ma famille me manque parfois. Certains amis ont bien proposé de m'accueillir, mais avec l'école ce n'est pas possible. Alors j'attends. J'évite au maximum de passer trop de temps à la maison. Quand ça ne va pas, je vais me poser sur la baie, près du lac et je suis positive. Moi, je suis comme les pionniers. Je ne renonce pas.
Cyprien, Pepin, Wisconsin
Un an aux USA

LA FIN DU VOYAGE ?

Un an que je suis rentrée du Canada... et c'est seulement ma première lettre au journal. Enfin la première que j'envoie. J'ai maintes fois voulu le faire, mais quelque chose me retenait. J'avais l'impression, je crois, que cette lettre marquerait la fin de mon expérience. Et j'avais peur de cela, tout simplement.

Mon retour a été assez difficile. J'ai mis du temps à me réadapter à la langue, au quotidien français, au bruit de Paris, etc. Mon année s'était si bien passée, j'étais devenue Canadienne. Les moments difficiles restent peu de choses comparés à tous les moments inoubliables que j'ai pu connaître.

Aujourd'hui j'ai deux familles, qui m'aiment autant l'une que l'autre, et je reste toujours en contact avec mon autre vie, celle qui court de l'autre côté de l'Atlantique.

J'espère que PIE continuera longtemps à changer la vie des gens en les aidant à réaliser leurs rêves.

Noémie / Un an au Canada en 2003

FILIATION

Il y a 20 ans, je préparais mon départ pour une année à San Diego, Californie. Je prépare aujourd'hui un voyage de trois semaines au même endroit, mais cette fois, avec mon mari et ma fille. Nous sommes attendus fébrilement par mon ancienne famille d'accueil et par Dana, ma meilleure amie là-bas.

Alice, ma fille, qui a treize ans, est très excitée. Elle n'en revient pas que sa mère ait pu vivre «comme dans "Newport Beach"» - une série qu'elle adore. Elle regarde avec moi mon «yearbook» et tente de déchiffrer tous les mots qui y sont inscrits. Elle a hâte de partir.

Mais voudra-t-elle devenir une «exchange student» ? Et sa mère la laissera-t-elle partir ? (just for fun). Merci encore.

Nathalie / Un an aux USA en 1985

AEROPUERTOS

Je me souviens du jour où j'ai débarqué à l'aéroport, des formulaires roses auxquels je ne comprenais rien, de mon sac PIE sur le tapis roulant, de Tony et Karla, main dans la main dans le hall d'arrivée. Et puis, tout est allé si vite : le parking, la grosse voiture grise, l'autoroute, les mots et les phrases incompréhensibles et la musique qu'ils dessinent, le réveil dans cette chambre où ma famille m'avait accroché les photos de mon collage, la lumière derrière la fenêtre, les maisons de toutes les couleurs, la balade en moto dans la montagne avec Paco mon frère d'accueil, les fiestas, les vueltas, le billard, la boliche, le shopping, la Sierra Nevada, mon petit frère - Jechu - sautant dans la voiture à la sortie de l'école. Il était tout trognon, tout gentil, et il parlait si vite. Et le départ de ma sœur Karlita, pour la France, comme une petite brûlure.

À la fin de mon séjour, le jour du départ, on est à nouveau à l'aéroport : Tony («mi mamacita») et moi, on pleure ; dans l'avion, je pleure toujours ; il y a des turbulences, je pleure toujours. Je loupe ma correspondance, je pleure toujours. À Roissy, je ne vois pas mon père, j'ai oublié le français, ma bouche ne sait plus prononcer certains sons, elle ne sait plus conjuguer certains verbes, ma voix ne semble plus être la mienne.

Aujourd'hui, c'est la nostalgie. Karlita monte parfois me voir sur Paris, «mi hermanita querida». Moi, je cherche à parler espagnol autant que je peux, avec tous ceux que je rencontre, les inconnus que je croi-

(Les programmes Calvin-Thomas)

SUMMER
AMERICA AUSTRALIA AFRICA

2005

de 14 à 20 ans

VOYAGES & SÉJOURS LINGUISTIQUES

- ACCUEIL EN FAMILLE
- FORMULES EN IMMERSION
- FORMULES AVEC OU SANS COURS
- FORMULES AVEC OU SANS SPORT
- UNE FORMULE TRIMESTRE SCOLAIRE
- UNE FORMULE POUR LES + 20 ANS - VOLONTARIAT

contrat QUALITÉ

CALVIN THOMAS

eurAuPair
Intercultural Child Care Programs

Votre au PAIR AUX USA

Voyage entièrement offert Double assurance

Disponibilité et urgence 24h / 24 Stage et visite de New York gratuits

Part de participation offerts entre mars et juin

CALVIN THOMAS

un job d'été aux USA

work & travel

CALVIN THOMAS

WORKIN' USA JOBS

WORKIN' USA

stages et emplois rémunérés

200.000 \$ par an

W'usa

Workin'USA
Jobs, stages & emplois aux USA
0 825 03 5000



Paris, août 2005 - Les adieux

se dans le métro qu'ils soient Colombiens, Catalans, Péruviens ou Mexicains. Demain j'accueillerai tous ces étrangers à l'aéroport et je leur montrerai Paris et la France, un peu comme ils m'ont montré Chiwas, Monterrey, Majalca, Creel. Bientôt je repartirai là-bas, on viendra me chercher à l'aéroport d'El Paso et c'est à l'aéroport d'El Paso qu'on me raccompagnera. Je ne sais plus si j'aime ou si je déteste les aéroports.

Virginie / 3 mois au Mexique en 2004

JULIE CONNECTION

J'ai eu plusieurs casquettes à PIE : candidate, participante, ancienne, correspondante locale, stagiaire, animatrice, accompagnatrice, sœur d'accueil, salariée... Trois Quatorze fait donc partie de mon quotidien. Et pourtant je n'ai jamais pris le temps d'écrire ou de témoigner. Si je devais m'adresser aux futurs participants ou à leurs parents, je serais l'ancienne et la salariée. Je leur dirais de ne pas avoir peur. À tous ceux qui me disent qu'ils auraient pu partir mais qu'il ne l'ont pas fait, je réponds que la peur fait partie du jeu, qu'ils ne doivent pas gâcher cette opportunité. Peur de quitter votre famille ? Quoi de plus normal, dans la mesure où vous ne connaissez pas encore la famille qui va vous accueillir ! Peur de laisser votre enfant partir ? Mais pensez au cadeau incroyable que vous lui offrez.

Si je m'adressais à la promo 2005, c'est la casquette d'accompagnatrice que je mettrais. Je penserais à vous, Brice et Dimitri, qui êtes actuellement au Japon. Je sais que vous allez très bien tous les deux, que vous progressez de jour en jour,

que vous avez de nouveaux amis. Bref, je sais que malgré les « Ouh-là-là, ça va être dur » des premiers jours, vous êtes fiers de vous. Et en vous voyant monter dans l'avion, en vous entendant rire comme des gamins au décollage (vous disiez : « Ça ressemble à Space Mountain »), en vous voyant déchiffrer vos premiers kanjis, en vous voyant batifoler dans un magasin de foot à 5 étages, vous extasiez devant les dimensions d'une cannette de Coca, vous photographiez avec les maillots de l'équipe nationale, j'ai su que, vous comme moi, avions, un jour, fait le bon choix.

Enfin, si je m'adressais aux anciens, ce serait en tant que membre de PIE Connection. Je leur dirais que c'est par nous, grâce à notre expérience, notre vécu, notre recul aussi, que ces expériences voient le jour. C'est à nous de passer le relais. J'aimerais que les anciens ne se sentent pas exclus d'une association qui a été faite par eux et pour eux. En écrivant ces quelques lignes, je réalise à quel point cette décision de partir, prise il y a 6 ou 7 ans, a eu des répercussions sur tous les aspects de ma vie. C'est excitant de penser que ce n'est pas prêt de s'arrêter.

Julie / Un an aux USA en 1999

ASHLEY, MATT, SAM ET LES AUTRES

J'ai rencontré des gens adorables. Les Américains sont tellement chaleureux, tellement ouverts. Ils m'ont acceptée et reçue comme une reine. J'ai vécu à Reno dans le Nevada, à 15 minutes de la Californie, à 45 minutes du lac Tahoe, à 30 minutes des pistes de ski, à 1 heure du désert de la mort. Toute cette diversité m'a plu. En anglais, je me suis long-

S.M.O.R.S.

Lea was the first student that our family of 7 had ever hosted. From the very first time we laid eyes on her, she was no longer Lea Orтели, the french exchange student, she was Lea, child number 8. Lea astounded me with the way she connected with everyone : not only her support system but even people going the opposite direction. We enjoyed talking with her, but others made a detour to do it ! It's not because she sounds funny, it's just because she is Lea, a happy go lucky young lady who is wanting to experience everything and anything Australia has to offer. She even joined the softball team. It wasn't long before the president of the club coined Lea's nickname. Lea's aka was now « Tinkerbelle » because of the way she fluttered in the battersbox waiting for the pitch.

I realize now the many differences she faced having to adapt to her complete new lifestyle. She had to forget about the difficult french school system. At home, she learned to make a military standard bed (as I am fussy), to cook aussie cookies (sometimes a little too much = burned), to know the difference between a weed and a flower ! We have watched her grow from this quiet uneasy student to someone who has shared many laughs with us. It has been an experience that I personally will never forget. Unfortunately, the inevitable came, and it was time to Lea to go home to her Mum, Dad and brothers whom, I'm sure, have missed her terribly. On my side, I have decided that there needs to be a name for what I am now going to suffer. It will be called " S.M.O.R.S. ", meaning " Sad Mums of Returning Students ".

Alana Campbell, Lea's host mother

temps demandé si j'avais fait des progrès, et un jour j'ai repensé à mes débuts en cours (je ne comprenais rien, vraiment), et là j'ai réalisé que j'avais fait de gros gros, d'énormes progrès. Notre lycée était beau, notre mascotte était noire et turquoise, je criais « Go Panther » avec joie. J'ai découvert Los Angeles, Beverley Hills, Santa Barbara. J'ai dormi à la belle étoile au milieu de la Sierra Nevada, et à L.A., sur un balcon, à la lumière du célèbre panneau « HOLLYWOOD ». Parfois j'ai été déçue (quand je n'ai pas pu jouer dans l'équipe de volley, ou quand j'ai constaté la jalousie de ma mère d'accueil), mais souvent je me suis emballée, comme lorsque j'ai été coach de basketball pour les « middle school » ou lorsque j'ai joué dans deux pièces de théâtre (ma troupe de théâtre c'était ma seconde famille américaine). J'ai grandi énormément. Aujourd'hui, je pense différemment. Merci à PIE, à mes parents en France, à ma famille américaine, à Summer, Kyle, Ali, Molly, T.J., T.Y., Kristina et Cristina, Ashley, Melissa, Julie, Matt, Sam, et les autres, ainsi qu'à tous mes profs et particulièrement à M. Matthews, mon prof de théâtre. I love you all.

Julie / Un an aux USA en 2004

LA CONFUSION DES SENTIMENTS

Il y a deux mois, cher *Trois Quatorze*, je te lisais, pour deviner, savoir, ressentir ce qui m'attendait. Aujourd'hui, c'est moi que tu lis. Je vais essayer de te décrire mes impressions et mes émotions, pour que tu les transmettes à ceux qui suivront. Je vais un peu raconter ma vie, ma galère, mon bonheur... en fait, je ne sais plus trop bien.

Tout est si nouveau pour moi, que j'ai l'impression de faire un bond dans le passé, dans mon enfance, lorsque je découvrais le monde qui m'entourait, lorsque j'apprenais à parler. Je ne me souvenais pas que c'était si dur. Ma famille d'accueil est super. Ils sont marrants. Un peu le contraire du cliché que les Français ont des Américains. Nous n'avons pas mangé un hamburger depuis mon arrivée, je mange plutôt beaucoup de légumes. Par ailleurs, ils sont très patients. Est-ce que je suis heureuse ? Je ne sais pas. Mais je sais que je ne suis pas malheureuse. Les jours passent les uns après les autres sans que je ne ressente d'émotions particulières. Je sais seulement que ce que je suis en train de vivre est fabuleux et que ma tête et mon cœur ne fonctionnent plus

exactement comme avant, que je suis folle mais que la folie a du bon, et que je ne regrette rien.

Élodie, Fresno, California
Un an aux USA

FIAPSICK

Je commence à bien m'adapter au nombre des repas : 1 breakfast, un snack à 9 heures, un autre à midi, un dîner à 17 heures et un dîner à 19 heures ! C'est assez troublant au début. La première fois que Laura, ma mère d'accueil, est venue me chercher pour aller au restaurant à 17 heures, je n'en revenais pas. Au rayon des surprises, je note aussi : le fait que dans mon école, on garde les mêmes matières toute l'année et que ma déléguée n'a pas l'air d'avoir envie de me rencontrer. Voilà, sachez que je n'ai pas encore été « homesick », mais plutôt « Fiapsick », tant le stage qui a précédé le départ était super et qu'il m'a aidée à me mettre dans l'ambiance (N.D.L.R. : le stage de préparation avait lieu dans l'enceinte du Fiap à Paris).

Un petit mot pour ceux qui hésitent à s'inscrire : foncez, n'attendez pas d'avoir passé votre bac, il y a tant de choses à voir que vous n'aurez plus l'occasion de voir. Vous découvrirez par exemple que toutes les écoles ne sont pas pourries.

Anouck, Fresno, California
Un an aux USA

DO YOU SPEAK ENGLISH ?

Ce sont toutes ces impressions d'étudiants qui m'ont donné envie de partir, ce sont elles qui m'ont permis de me préparer psychologiquement, ce sont elles, aujourd'hui qui me remontent le moral. Le stage de préparation fut une vraie transition pour moi, un moment indispensable qui m'a permis de laisser ma vie française et d'aborder le plus sereinement possible ma nouvelle vie. Ensuite le voyage : stress, excitation, nuit à Chicago (l'hôtel était incroyable), Dallas, puis Jonesborg. Je découvre ma famille ; je n'arrive pas à sortir les trois phrases que j'avais préparées. Vivian, la mère, me parle, je me demande si c'est de l'anglais ! Le père a un look de cow-boy. Impressionnant ! Pour mon arrivée, ils ont repeint ma chambre en rose. Je m'installe et je m'endors. Plus je connais ma famille, plus je me rends compte que j'ai de la chance. Ils sont très gentils ; ils m'ont parfaitement intégrée.

Au lycée, c'est plus dur. Je me sens seule parfois. Les gens me parlent, mais en général ça s'arrête là. C'est dur de faire le premier pas quand

vous ne savez pas si l'autre a envie de vous parler. Il faut dire aussi que mon niveau d'anglais est trop pitoyable, ça me limite. Je suis même inquiète, je n'ai pas l'impression de progresser. Comme « Classes », j'ai pris « Art », « Oral communication », « English », « US history », « Parenting », « Spanish », et un truc qui a un rapport avec l'informatique. J'aime aller en cours : il y a les casiers, les filles qui se maquillent, les gens qui mangent, les profs qui téléphonent, les haut-parleurs avec leurs annonces...

Je suis en train de vivre quelque chose de grand, d'inoubliable, même si, parfois, c'est dur.

Maeliss, Jonesborg, Arkansas
Un an aux USA

LA PETITE FRANÇAISE QUI MURMURAIT À L'OREILLE DES CHEVAUX

J'ai atterri dans le Montana. Si vous avez vu « L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux », vous avez une idée précise du paysage. C'est aussi beau. Ça en met plein la vue. Je me souviens du jour où je suis arrivée, lorsque j'ai regardé par la fenêtre du salon et que j'ai découvert la rue où j'habitais, sa largeur, les maisons autour, c'était comme dans un film.

J'ai reçu un très bon accueil. Ça n'a pas empêché les coups de blues, le fait qu'au début je me sente perdue, sans repères, que je me pose un tas de questions à propos de tout.

Ici, je suis la petite Française. Tout le monde sait que j'ai débarqué dans le coin. À l'école, le principal et le « counselor » m'ont beaucoup aidé ; ils étaient à mon écoute. La « high school » aussi ressemble à un film, avec ses lockers, « ses pom pom girls », tous ces gars qui portent des vestes de sport, cet amour général pour le sport, ce choix incroyable de matières : cuisine, poterie, musique, art, mécanique... À part ça, j'ai pu vérifier que le stéréotype des Américains qui mangent tout le temps et beaucoup de choses très grasses, est bel et bien fondé.

Mélissa, Livingston, Montana
Un an aux USA

BONHEUR À PARTAGER

Ma famille est parfaite à mes yeux et mon lycée est super. S'il y a une chose frustrante, c'est de penser que personne ne peut imaginer ma vie, le bonheur que c'est d'avoir tout changé, de croiser du nouveau, de faire tant de rencontres.

Camille, Albuquerque, New Mexico
Un an aux USA ♦

DEVENIR CONSEILLER LINGUISTIQUE

L'été dernier, votre enfant est parti grâce à Calvin-Thomas (« Summer » ou « Little Big Land »). Vous avez été satisfait de nos services et vous croyez à l'utilité de tels séjours. Alors, pourquoi ne pas devenir conseiller(e) linguistique ? Vous pourrez faire découvrir ces programmes dans votre ville ou votre région. Pour en savoir plus, consultez : www.calvin-thomas.com/recrutement

DEVENIR ADHÉRENT PIE

Pour soutenir la vie et l'activité associatives, et notamment la publication de *Trois Quatorze*. Cotisation annuelle : 10 euros

J'aimerais devenir adhérent à l'association PIE. Coupon à remplir et à retourner à : PIE : 39, rue Espariat - 13100 Aix

Nom & Prénom :

Adresse :

CP : Ville :

LES 20 ANS DE LA PROMO 85-86

Au printemps prochain, PIE fêtera les 20 ans de la promo 1985-1986. Nous invitons tous les membres de cette promo à se faire connaître :

- par téléphone au 04 42 91 31 00
- ou par e-mail : courrier@piefrance.com.

Nous enverrons à tous un courrier dans le courant du mois de janvier afin de fixer les modalités de la fête.

ANCIENS PARTICIPANTS

Si vous n'avez pas encore retourné l'enquête PIE 2004, consultez : www.piefrance.com/enquete

PORTRAIT

Roseline Bénétreau, déléguée régionale PIE en Aquitaine, est très active au sein de l'association. Elle a entraîné Laurent, Claire et Pierre dans son sillage ! Portraits croisés pour un rêve unique.

Roseline en famille



De son fils Pierre, Roseline parle avec évidence et clarté. Elle semble bien le connaître. Il faut dire qu'elle lui ressemble : par la taille d'abord – ils sont grands tous les deux – autant que par le talent : talent à dire simplement les choses, à aller vers les autres avec chaleur et cordialité. Quand elle évoque le voyage d'une année au Canada que Pierre a entrepris quand il avait 17 ans, elle le fait d'ailleurs avec la franchise et l'enthousiasme de ce dernier : « Il a appris que sa sœur voulait partir et il a aussitôt décidé qu'il partirait. C'était évident pour lui. Ça paraissait très simple dans sa tête. » Elle dit de son fils qu'en général il ne se pose pas trop de questions, qu'il fonctionne plutôt à l'instinct. Et d'insister sur l'évidence avec laquelle elle l'a vu mettre en place ce projet. « On ne peut même pas parler de mise en place, il n'a rien préparé de particulier. Sa sœur était partie, il partait... point final. » À partir de là – c'était donc une évidence – tout allait bien se passer : « Il était très sûr de lui. Il n'évoquait même pas ce qui l'attendait, et encore moins les problèmes éventuels qu'il pourrait rencontrer. D'ailleurs, on aurait pu dire ce qu'on voulait, je crois qu'il n'écouterait rien. Il était dans son "trip". » Du côté de Roseline, on s'engage dans l'aventure avec la même assurance : « Je connaissais tout », avoue-t-elle sans détour mais sans forcément réaliser qu'elle souligne là encore une similitude entre elle et son fils. « Avec Claire, cela c'était bien passé, j'avais déjà posé toutes les questions, je maîtrisais tous les rouages, et j'avais une grande confiance. » Une grande confiance, née de ce mélange d'assurance et d'inconscience qui animait Pierre. Tout était donc écrit : tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais boum,

patatras... « Dès les premiers jours, il nous a appelés en pleurant, » nous dit sa mère. « C'était la cata. J'ai eu droit à tout. Il me disait : "Maman, je veux rentrer. Je ne peux pas. Je te rembourserai. C'est trop dur." Et tous les soirs à la même heure, il appelait pour répéter : "Qu'est-ce que je suis venu faire dans cette galère. Pourquoi je suis là ?" » Et Roseline de se souvenir de cette période en répétant plusieurs fois : « L'horreur, c'était l'horreur. On ne savait plus quoi faire. Il voulait nous parler à tous les trois tous les soirs. On s'organisait pour savoir ce qu'on devait lui dire. » Avec distance, Roseline analyse assez bien la situation : « Il avait tout simplement un gros coup de "blues". Je ne l'ai pas vu venir – pas plus que les autres d'ailleurs – car dans la mesure où Pierre a horreur d'être seul, qu'il recherche toujours le contact, qu'il est toujours entouré d'amis, je m'imaginais qu'il s'intégrerait automatiquement. Je crois qu'en fait, il est parti avec une conception totalement fautive du séjour et qu'il se disait : "Je vais là-bas, je regarde, j'observe – ce sera d'ailleurs très intéressant – et puis je repars." » Elle parle d'un choix inconscient, celui de ne pas s'intégrer, de rester simple visiteur, de vivre à côté des choses, en simple observateur. « Agir ainsi c'est possible quand on part un mois, mais pas un an ! Dans ce cas-là on court à la catastrophe. » « Je ne m'étais peut-être pas rendue compte que Pierre avait besoin d'être entouré, d'être presque "pouponné". » « Mais moi je ne suis pas une mère poule, » dit-elle comme pour s'excuser. Il faut dire, à sa décharge, qu'à l'époque Pierre est déjà sacrément grand et costaud et que sa mère est loin de supposer qu'il puisse avoir cette fragilité. « En fait, il était beaucoup moins indépendant que Claire et pour lui la fracture n'en a été que

plus difficile. » Elle avance encore une explication : « Les conditions à son arrivée n'ont peut-être pas été idéales non plus, dans le sens où elles ne correspondaient sans doute pas à son goût pour le rangement et l'organisation, et puis il y avait eu un accrochage avec le père... mais enfin. » Roseline ne cherche pas plus d'excuses aujourd'hui qu'elle n'en cherchait à l'époque. Jamais en fait, elle n'entre dans le jeu de son fils : « Pour moi il n'a jamais été question qu'il rentre. Je ne l'ai jamais imaginé. Parfois j'ai vraiment tapé du poing sur la table. J'ai su lui dire qu'il exagérerait. Mon mari était plus diplomate. Parfois, ajoutez-elle, j'avais même honte de ce qu'il reprochait à sa famille. J'avais vraiment l'impression qu'il lui manquait de respect. Je lui disais aussi : " Si tu trouves que la maison n'est pas assez rangée, range-la !" »

Mais le problème perdure : une semaine, puis deux... puis un mois... puis deux. Et puis soudain cela cesse. Du jour au lendemain, en fait. Pierre est comme ça. Tout un coup, une crise naît... tout à coup elle est réglée ; la phase d'intégration est passée, on passe à autre chose : « Pierre dit tout. Contrairement à ma fille qui a sûrement affronté en silence les difficultés, lui a dit tout ce qu'il avait à dire, à haute voix, sans pudeur et sans honte. »

Elle s'amuse aujourd'hui de la suite du parcours de Pierre, du fait qu'ils n'ont quasiment plus eu de ses nouvelles jusqu'à la fin du séjour, de l'évolution de sa personnalité, de la tolérance qu'il manifeste aujourd'hui, de son ouverture d'esprit : « Je parle de Pierre, mais il en est ainsi de la plupart de ceux qui s'engagent dans cette aventure, ils ne vivent pas dans leur petit monde étriqué. » Elle revient à son fils pour évoquer ses années d'études, sa fidélité au monde agricole dont elle et son mari sont issus, de tous les séjours, stages et emplois qu'il a faits ou qu'il va faire à l'étranger (USA, Australie, Canada), de sa liberté de mouvement, de sa capacité à ne pas se fixer – qu'elle admire – et qui en même temps l'inquiète : « D'un côté, c'est beau, dit-elle, mais d'un autre, je me dis qu'il papillonne peut-être. » Elle nous interroge alors du regard. En l'écoutant, on se dit que sans être une mère-poule, une mère n'en reste pas moins une mère.

Roseline en vient à définir le statut actuel de Pierre, lui qui, pendant deux mois, la suppliait de rentrer et qui désormais ne souhaite plus qu'une chose, repartir... sans cesse repartir. « Maintenant oui, on peut dire qu'il sait s'en aller ! Il se dit " intermittent de l'agriculture " (en référence à sa sœur qui est " intermittente du spectacle "), on pourrait dire aussi " agriculteur nomade international. » Et à écouter Roseline parler ainsi du voyageur au long cours, on sent que c'est bien l'admiration – ou tout du moins la fascination – qui l'emporte tout compte fait sur la crainte.

De Claire, sa sœur, et de son expérience d'une année à l'étranger, Pierre parle avec respect. Sans elle, il a conscience qu'il ne serait sans doute jamais parti. Sans idéaliser son aînée, il se souvient l'avoir regardée avec fierté : « Pendant un an, j'ai pu dire : ma sœur est partie au Canada. » Il se souvient aussi d'un séjour sans tension ni anicroche : « On me dit qu'elle en a rencontré des problèmes, qu'elle les a même évoqués mais que je n'ai rien voulu entendre. Peut-être. Je crois que j'ai préféré en rester aux bons côtés des choses. » Il soutient aussi que sa sœur est très discrète, qu'elle s'est peu manifestée pendant l'année. « Ces moments difficiles elle les a gérés toute seule. Mais je me dis qu'elle a dû être costaud. » Claire est comme ça : solide. « Elle ne fait pas de vagues. Autant, moi et ma mère, on peut s'emballer, autant Claire reste calme. » Elle ressemble à son père.

De son père Laurent, Claire dit justement qu'il est modérateur. Dans la structure familiale, il incarne la sagesse. À chaque étape, il veille à alerter les autres sur les risques potentiels. Mais qu'il s'agisse d'accueillir, de partir, ou plus tard de s'impliquer dans la structure associative, Claire pense qu'« il a toujours adhéré, sans freiner, mais sans foncer tête baissée. » Ma mère s'engage toujours plus frontalement, elle est plus rebelle, mon père garde toujours plus de distances, il

analyse. Elle dit qu'il est « discret, presque effacé, en retrait » ; elle sait bien que c'est Roseline qui sur cette affaire donne le tempo. « Lui, c'est plus un soutien, mais c'est un soutien franc. » Elle pense que les valeurs humanistes de l'association lui correspondent bien et évoque du même coup son travail social, son investissement militant : « Je crois qu'il retrouve ça à PIE et que c'est ça qui l'intéresse, les rencontres, l'échange, la dimension humaine. »

De Roseline, sa femme, Laurent dit qu'il a été épaté par la façon dont elle s'est investie dans PIE, dans cette activité de correspondante, puis de déléguée. « Elle est partie au quart de tour, sans calcul et avec un réel enthousiasme. » Pourquoi cet étonnement ? « Parce que, dit-il, nous venons l'un comme l'autre d'un milieu rural, d'un milieu social relativement simple qui n'a aucune notion, du moins aucune relation directe au voyage. Alors cet enthousiasme m'a surpris, presque pris de court ! Moi j'ai écouté, analysé, et j'ai dit pourquoi pas. » En fait, Laurent parle autant de son accord pour les départs successifs de ses deux enfants, que de l'engagement de Roseline en tant que bénévole de l'association, de cette étrange façon dont tout le monde (parents et enfants) a embrayé sur PIE, et s'est trouvé plus ou moins impliqué dans « l'affaire ». Il évoque un effet de quasi attraction, de quasi gravitation : « C'était quasi passionnel. » Et de citer aussitôt un petit souvenir, presque rien, juste une phrase, en passant, qui lui est revenue en mémoire récemment et qui pourrait tout expliquer : « Dans les premiers moments où on se fréquentait avec Roseline, elle m'a dit : " Moi mon rêve, tu sais, ce serait de prendre l'avion ! " C'était il y a bientôt 30 ans. Et à l'époque pour moi c'était énorme. Prendre l'avion, c'était presque inconcevable. » Il se demande si la source de tous les mouvements qui ont suivi et au centre desquels se trouve Roseline, ne tirent pas son origine de cette volonté, presque enfouie mais si profonde, de voyager. « Roseline, par rapport à moi, a toujours voulu bouger et c'est peut-être Claire, dit-il, qui a capté, quasiment en un seul jour, ce message diffus, et qui soudain l'a transformé, elle-même en un projet énorme : partir une année. » Et pour pousser son raisonnement on en vient à penser que c'est peut-être Pierre qui réalise, en ce moment, ce rêve d'incarner à la fois ce que notre milieu culturel nous pousse à être (agriculteur, dans ce cas) et ce que notre nature profonde nous invite à devenir (ici, un voyageur).

Laurent revient sur l'engagement et l'engagement de Roseline pour PIE. Il évoque son goût pour l'aide, l'entraide, le travail avec les jeunes, l'aspect éducatif. « Je sais qu'elle est comme ça, qu'elle donne sans calcul, mais parfois, je sais que je dois être vigilant. » Il fait référence à l'énergie qu'elle laisse dans l'écoute des parents, dans la disponibilité qu'elle manifeste tant à l'égard des familles et des participants que de l'association (avec

« "Bouger" : c'est peut-être Claire qui a capté ce message diffus, et qui soudain l'a transformé en un projet énorme : "partir une année". »

ses demandes et ses exigences). « Elle y laisse vraiment beaucoup... Même financièrement. Je trouve qu'elle consent des sacrifices que je ne la soupçonnerais pas pouvoir faire. » Il évoque maintenant la notion de famille : « Nous sommes assez proches tous les 4, mais pour des raisons précises, Roseline est peu investie dans sa famille au sens large. » Il en déduit qu'elle a peut-être trouvé en PIE une communauté qui se rapproche d'une famille. « Entre une invitation à PIE et une invitation dans sa famille, elle choisira PIE... Oui, à coup sûr. » Si, pour finir, il s'accorde à reconnaître que tous les Bénétreau sont investis d'une façon ou d'une autre dans PIE, il tient bien à préciser que c'est Roseline qui est au centre de cette relation, qu'elle en est le moteur. « Elle a encore beaucoup de choses à vivre autour de ça. Cette histoire, pour elle, c'est une quête. » Et il laisse entendre, qu'après Claire et Pierre, c'est peut-être au tour de Roseline de trouver un moyen de partir. Histoire sans doute de boucler la boucle. ♦

